dimanche, à moins que S. M. ne veuille la recevoir en secret pour des motifs particuliers.

3. Les individus nommés à une des grandes fonctions nationales, aux places de service d'honneur de LL. MM., de celui des Princes et Princesses, d'Ambassadeur ou Ministre dans les Cours étrangères, ou aux emplois de Général, Colonel, Président de collége électoral, et d'arrondissement, Membre de collége électoral de département, Evêque, Préfet, Maire d'une des quarante-trois principales villes, Président et Procureur impérial près les Cours d'appel ou de justice criminelle, et Président de consistoire, ont l'honneur d'être présentés à l'Empereur. Ces présentations sont faites à S. M. par le Chambellan de jour; elles peuvent l'être par un Prince, un Ministre, ou un grand Officier de la couronne. On doit s'adresser au Chambellan de jour, afin d'obtenir l'agrément de S. M., pour lui être présenté; le secrétaire de la chambre tient un registre où sont inscrites toutes les personnes présentées.

riale, à la Haye.
le baron Bentz, procureur impérial, près la même cour.
. Sezeur, procureur-général, à Orléans, chevalier de Boismandé.
M. le duc d'Alberg, conseiller d'état.
M. Duval, secrétaire de légation, à Constantinople.
M. le général de division Drouet, comte d'Erlon.
M. Esmenard, nommé membre de l'Institut en place de M. de Bissy.

DIRECTION GÉNÉRALE DE L'IMPRIMERIE ET DE LA LIBRAIRIE.

M. le conseiller d'état, comte Portalis, *directeur-général*, rue de Grenelle S.-G., n. 105.

Auditeurs, MM.

Portalis.
Soumet.
Bois-Richard.
Deyeux.
Destourmel.
Villeblanche.

S-153

BIBLIOTHÈQUE

GÉOGRAPHIQUE ET INSTRUCTIVE

OU

RECUEIL

DE VOYAGES INTÉRESSANTS.

Delasalle.
Pellenc.

Le Montey.
Desrenaudes.

Inspecteurs, MM.

Napoléon.

F. Guill. III.

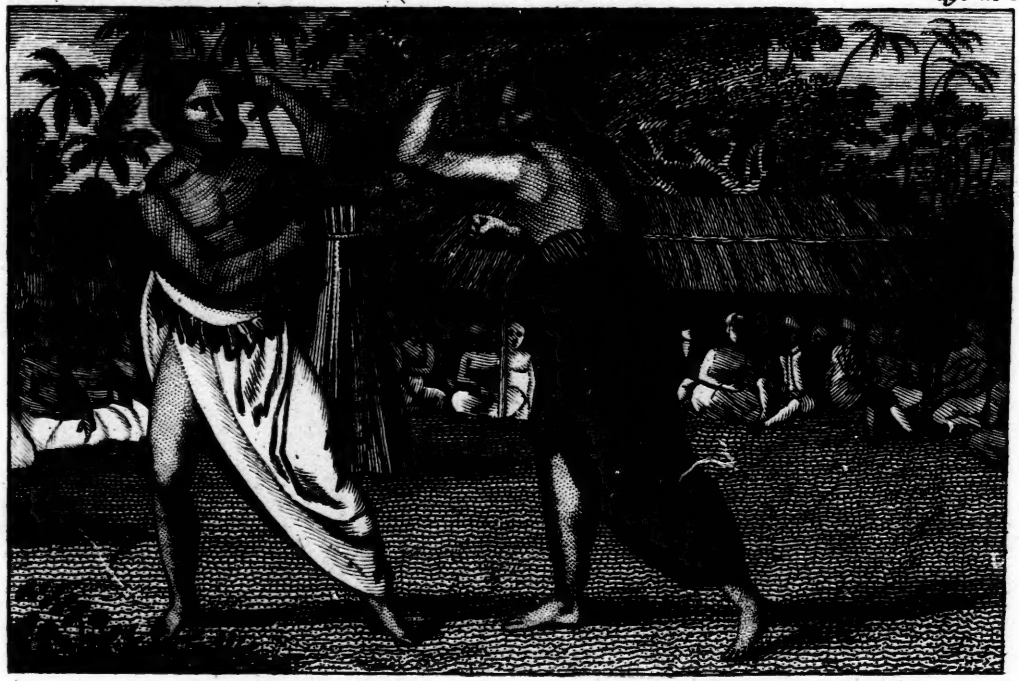
Alexand. I.

Laubepie.
Sardaillon.

Loraux.
Mesnard

DE L'IMPRIMERIE DE P. GUEFFIER,

RUE DU FOIN-SAINT-JACQUES, n°. 18.



Combat entre deux Athlètes .

BIBLIOTHEQUE

GÉOGRAPHIQUE ET INSTRUCTIVE

DES

JEUNES GENS,

OU

RECUEIL

DE VOYAGES INTÉRESSANTS

Dans toutes les parties du monde,

Pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse;

Traduit de l'allemand et de l'angl. par M. BRETON.
Orné de cartes et figures.

SIXIÈME ANNÉE.

TOME ONZIÈME.

VOYAGE DE VANCOUVER.

A PARIS,

Chez J. E. Gabriel DUFOUR, libraire, rue des Mathurins, n° 7,

Et à AMSTERDAM, chez le même.

1807.

Vancouver 6e année T. 11.

Page 118.

NW
970P
V223vo

VOYAGE
A L'OCÉAN-PACIFIQUE
DU NORD
ET AUTOUR DU MONDE,
De 1790 à 1795,
Par le Capitaine Vancouver.

CHAPITRE PREMIER.

Discussions entre l'Angleterre et l'Espagne ; au sujet du territoire de Nootka-Sound. Objet de l'expédition de Vancouver. Relâche à la Nouvelle-Hollande. Route vers les îles de la Société.

Ce voyage très-récent n'est pas le dernier qui ait été entrepris pour faire

106253

des découvertes dans les régions encore inconnues du globe. L'expédition du capitaine Baudin, faite sous les auspices du gouvernement français, lui est postérieure ; mais ce dernier voyage, contrarié par diverses circonstances malheureuses, n'a pas eu le succès qu'on avoit lieu d'en attendre.

Le capitaine Vancouver, marchant sur les traces de Cook, a eu le bonheur de trouver encore à glaner après ce navigateur célèbre. Il a reconnu et relevé avec une exactitude scrupuleuse trente-deux degrés de la côte nord-ouest d'Amérique, où l'on remarque plus de baies, d'anses, de promontoires et d'inégalités, que dans les côtes du reste du monde. Il a en outre visité et décrit une partie considérable de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Hollande, et découvert plusieurs îles de l'Océan-Pacifique.

Enfin il a complété la reconnois-

sance des îles Sandwich, dans lesquelles se sont introduits plusieurs changements importants depuis le dernier voyage de Cook, et depuis ceux de Dixon et La Pérouse.

L'ouvrage de M. Vancouver a obtenu en Angleterre le succès qu'il méritoit. Il en a été publié à Londres deux éditions, l'une en trois volumes *in*-4°, l'autre de format *in*-8°.

Cette relation est remplie de détails nautiques qui ne peuvent intéresser que les marins de profession. Elle a d'ailleurs pour objet des pays que nos jeunes lecteurs connoissent bien, par différents voyages de cette collection: ainsi nous avons dû n'en tirer que les épisodes les plus curieux, et passer légèrement sur tout le reste. Ce simple extrait fera la matière d'un seul volume.

Le gouvernement de la Grande-Bretagne eut, en 1789, quelques diffi-

cultés avec le gouvernement espagnol, au sujet du commerce de la côte nord-ouest d'Amérique. Les Espagnols s'étoient déjà emparés des vaisseaux et des factoreries des Anglais à Nootka-Sound. La guerre étoit sur le point d'éclater entre les deux puissances, lorsqu'il y eut des explications et des rapprochements. Sa Majesté catholique consentit enfin à remettre en possession des édifices, districts, ou portions de terre situées sur la côte nord-ouest d'Amérique, tous les sujets de Sa Majesté Britannique qui s'en trouvoient propriétaires au mois d'avril 1789. L'amirauté d'Angleterre équipa à cet effet deux vaisseaux, *la Découverte* et *le Chatam*, doublés en cuivre, et en confia le commandement à M. Vancouver.

La mission de cet officier n'avoit pas seulement pour objet de reprendre possession du territoire envahi par

les Espagnols, mais de faire des découvertes dans l'Océan-Pacifique. Nous allons rendre compte de ce voyage, en nous servant des propres expressions de M. Vancouver.

Le 15 décembre 1790, dit notre voyageur, je reçus ma commission de commandant de *la Découverte*, en rade à Deptford. Le lieutenant Broughton eut le commandement du *Chatam*. Nous descendîmes la rivière jusqu'à Long-Reach, et le 26 nous mîmes à la voile pour gagner Portsmouth. J'avois ordre de recevoir à bord et de ramener dans sa patrie un habitant des îles Sandwich, nommé *Touererou*, qui avoit été amené au mois de juillet 1789, par un de nos bâtiments marchands. Cet insulaire avoit vécu en Angleterre dans une grande obscurité, et ne paroissoit pas avoir tiré un grand profit de son séjour.

Je pris la route du cap de Bonne-Espérance. A mon arrivée dans cette colonie, plusieurs personnes de nos équipages se trouvèrent affligées d'une dysenterie qui prit des caractères alarmants. Cependant je fis appareiller le plus tôt qu'il me fut possible, et je me dirigeai vers la partie sud-ouest de la Nouvelle-Hollande. Nous relâchâmes dans un endroit de cette côte où le climat paroissoit agréable et le ciel pur. J'en jugeai que cette contrée étoit capable de procurer toutes les choses nécessaires à la vie et même celles de simple agrément; cependant elle est déserte et abandonnée. Nous ne rencontrâmes çà et là que de chétives cabanes, dont les habitants avoient fui à notre approche.

Il est probable que les naturels, ignorant complètement l'art de la navigation, font peu d'usage pour

leur subsistance des productions marines. Cependant des réservoirs que l'on trouve sur la grève, et la situation de leurs villages à l'embouchure des ruisseaux, semblent annoncer que la pêche ne leur est pas inconnue.

D'après cette observation, il nous parut singulier de ne trouver nulle part aucun os, aucune arête des poissons dont ils avoient dû se nourrir, et nous jugeâmes qu'ils n'en prenoient que de très-petits (1). Nous fûmes bien plus surpris encore de ce qu'ils négligeoient une ressource aussi précieuse que celle que leur offroient des bancs d'huîtres nombreux sur cette côte. Il leur suffiroit de se donner la peine d'entrer dans l'eau jusqu'à

(1) Les chiens de la Nouvelle-Hollande se nourrissent de poissons. Si les naturels leur en abandonnent les arêtes, il n'est pas étonnant que les Anglais n'en aient point trouvé. (*Note du Traducteur.*)

mi-jambe, pour prendre en quelques minutes assez d'huîtres pour se nourrir toute une journée. Ils ne paroissent pas connoître davantage les autres coquillages. Il est certain qu'ils n'en tirent pas leur subsistance, car on verroit des coquilles auprès de leurs habitations. La terre fournit principalement à leurs besoins. Il est facile de s'en convaincre, en remarquant combien les oiseaux et les quadrupèdes sont farouches. C'est une preuve qu'ils sont constamment poursuivis. De toutes parts on voit des plaines immenses, dont les bruyères et les hautes herbes ont été incendiées. Toutes les peuplades grossières ont recours à ce moyen pour renouveler les herbages, soit dans la vue de fournir de meilleurs pâturages aux animaux, soit pour prendre plus facilement les bêtes sauvages qu'ils poursuivent.

Nous ne vîmes presque pas d'endroits où les traces du feu ne fussent visibles sur quelques plantes. Dans les parties même couvertes de forêts, les grands arbres avoient eu leurs branches sinon consumées, au moins atteintes par les flammes. Le sol étoit jonché de débris de branches, et même de troncs à demi brûlés.

Le 2 novembre 1791 nous relâchâmes à la baie Dusky, où j'avois séjourné en 1773 avec le capitaine Cook. Je m'occupai de visiter la partie supérieure du bras septentrional que M. Cook avoit appelé *no body knows what*, c'est-à-dire, *on ne sait pas ce que c'est*, parce qu'il n'avoit pas été possible d'en faire la reconnoissance. J'en examinai les différents détails, j'en fis le relèvement exact, et, par allusion au nom que le capitaine Cook avoit donné à l'entrée, j'en nommai l'extrémité *some*

body knows what, c'est-à-dire, *on sait ce que c'est.*

Le 22 nous appareillâmes, et deux jours après nous fûmes rencontrés par trois pirogues chargées d'Indiens. Nous leur fîmes quelques présents, et à force d'instances nous déterminâmes un d'entr'eux à monter à bord. Il n'étoit cependant pas très-sûr de sa personne. Il trembloit et montroit une inquiétude extrême. Lorsque ses compatriotes virent que nous ne lui faisions point de mal, ils devinrent plus hardis, et bientôt nous en eûmes sur le pont autant que nous voulûmes en recevoir. Ils paroissoient très-bien connoître l'usage du fer ; ils nous prenoient dans la main, et même de force, les clous et divers objets de ce métal; mais en retour, et avec beaucoup de grâce et de politesse, ils nous offroient de petits poissons, des hameçons, des lignes et autres effets.

Nos miroirs et nos grains de verroteries excitèrent d'abord leur attention, et furent reçus avec des démonstrations de joie ; mais quand ils s'apperçurent que nous avions beaucoup d'outils en fer, ils donnèrent la préférence à ces objets plus utiles.

Ces naturels parloient à-peu-près le même langage que les autres insulaires de la mer du Sud. Touererou ne nous fut d'aucun secours comme interprète ; il avoit quitté les îles Sandwich dans un âge encore tendre, et avoit tellement oublié sa langue maternelle, qu'il n'avoit pas moins de peine que nous à comprendre les insulaires dont nous eûmes la visite. J'appris d'eux qu'ils donnoient à leur île le nom d'*Oparo*.

Nous passâmes à la vue de l'île, et rencontrâmes un grand nombre de doubles pirogues, qui pouvoient contenir vingt-cinq à trente hommes

chacune. Environ trois cents naturels s'approchèrent du vaisseau; c'étoient des adultes, dont aucun n'étoit au-dessus d'un âge moyen. Ainsi le nombre total des habitants peut s'élever à quatorze cents.

Nous ne vîmes dans les terres aucune trace de culture. Il faut cependant que l'île soit fertile pour nourrir tant de monde. Sur les montagnes sont des enclos, fortifiés de palissades, dans lesquels, sans doute, se retirent les naturels en cas d'attaque.

Le 30, nous arrivâmes à la baie de Matavaï, dans l'île d'Otaïti. Une barque vint nous apporter des présents au nom du roi Otoo. Dans la traversée un coup de vent avoit séparé mon vaisseau *du Chatam*. M. Broughton et moi nous nous étions donné rendez-vous à Matavaï : il étoit arrivé le premier. Les naturels me firent entendre clairement qu'il étoit à l'ancre

dans la baie, et que depuis deux jours il cherchoit à nous découvrir. M. Broughton ne tarda pas en effet à paroître, et à nous apporter une grande quantité des excellentes productions de cette île.

CHAPITRE II.

Entrevues avec Otoo, ancien roi d'Otaïti.

A peine débarqué à Otaïti, j'eus le chagrin d'apprendre que la plupart des amis que j'y avois laissés en 1777 avoient fini leur carrière. Otoo et Poatatou étoient les seuls chefs de ma connoissance qui existassent encore.

Otoo n'étoit pas à Matavaï : il paroissoit même qu'il ne demeuroit plus dans l'île, et qu'après avoir, selon l'usage et la loi du pays, remis à son

fils aîné l'autorité suprême, il s'étoit retiré à Eiméo. Le nouveau prince avoit pris le nom d'Otoo, et mon ancien ami le nom de Pomourrey. En résignant la souveraineté, il paroissoit avoir conservé l'autorité de régent.

Nous nous disposâmes à aller rendre visite au jeune prince. Ce n'étoit encore qu'un enfant de neuf ou dix ans: il étoit porté sur les épaules de deux de ses sujets, et vêtu d'une pièce de drap rouge anglais, avec des ornements de plumes de pigeons, qui retomboient autour de son col.

Quand nous fûmes à la distance de huit pas, le maître des cérémonies nous fit arrêter, et on déploya nos présents aux yeux du monarque. Quoique le nombre et la valeur des objets qui les composoient excitassent au plus haut degré l'admiration des spectateurs, le jeune monarque n'y jeta qu'un coup-d'œil d'indifférence.

Un insulaire me servit d'interprète et sollicita, en mon nom, la permission de prendre des vivres. L'assurance de la paix et d'une amitié éternelle fut confirmée des deux côtés. Ce cérémonial terminé, Otoo nous serra la main de bonne grâce, changea tout-à-coup de maintien, et, au lieu de cette gravité qui convenoit mal à son âge, il montra un aimable enjouement. Il me dit que son père, notre ancien ami, étoit à Eiméo, et il me pria de l'envoyer chercher dans un de mes canots, parce que les insulaires étant sujets à faire de faux rapports, Pomourrey ne voudroit pas croire que je fusse arrivé, à moins qu'il n'en fût convaincu par la présence de quelques anglais. Il ajouta que si nous partions sans avoir vu son père il en concevroit non seulement du chagrin, mais même beaucoup de ressentiment.

Deux de mes officiers se rendirent en conséquence à Eiméo. Matouaro, qui, sous la suzeraineté d'Otoo, gouvernoit l'île de Huaheine, se trouvant alors à Otaïti, leur servit de pilote. La foule qui entouroit le vaisseau, instruite des motifs du départ de mon canot, en témoigna la joie la plus vive, et des acclamations retentirent de tous côtés sur le rivage.

Le lendemain, qui étoit le premier jour de l'année 1792, je fis distribuer aux équipages une double ration de grog.

Nous établîmes à terre un camp, sous la protection d'une garde de soldats de marine, et de quelques pièces de canon.

Vers midi, Pomourrey arriva, et je le fis saluer de quatre coups de canon par chacun des deux bâtiments. Il étoit accompagné de Maheine, qui régnoit à Eiméo, sous la suzeraineté

d'Otoo. Ce Maheine étoit un vieillard décharné et décrépit, à peine capable de se mouvoir; il fallut le hisser, dans un fauteuil, attaché avec des cordes, et six personnes le soutinrent pour le descendre dans ma chambre. On l'étendit sur un lit, car il ne pouvoit ni s'asseoir, ni se tenir debout. Les motifs qui engageoient un homme réduit à un état si fâcheux à me faire une semblable visite, étoient sans doute aussi extraordinaires que propres à piquer la curiosité.

Pomourrey se souvint très-bien de moi, et témoigna une vive satisfaction de notre arrivée. Il me dit que j'avois pris beaucoup d'embonpoint, et que j'avois vieilli depuis notre séparation.

Dans l'après-midi, ses deux femmes et la plus jeune de ses sœurs vinrent le rejoindre; les deux premières

étoient sœurs de Maheine, et la dernière en étoit l'épouse.

Plusieurs autres Earées, ou nobles du pays, formoient une suite nombreuse à Pomourrey. Chacun d'eux m'offrit, en montant a bord, une pièce d'étoffe, des cochons, de la volaille, et des végétaux, en telle abondance, que nous ne savions que faire de tant de provisions. Les présents que je fis en retour de ces libéralités, surpassèrent l'attente de ces bons insulaires.

Dans le nombre des chefs qui nous firent visite, étoit Poéno, qui apporta avec lui un portrait du capitaine Cook, fait par Webber, en 1777 (1). Ce portrait, qui est toujours déposé dans la maison du chef de Matavaï, sert en quelque sorte de registre public. On

(1) Voyez le tome II de la 6e Année, page 76.

avoit écrit au revers que le vaisseau *la Pandore* avoit quitté Otaïti le 8 mai 1791. Ce bâtiment avoit été envoyé, sous les ordres du capitaine Edwards, pour s'emparer du vaisseau *le Bounty* et de son équipage rebelle, qui, après avoir abandonné, sur une chaloupe, le lieutenant Bligh et vingt autres personnes, avoit, selon toute apparence, mis à la voile pour Otaïti (1).

Christian, chef des révoltés, étoit arrivé en effet à Otaïti : après une assez longue relâche, il en étoit parti, et avoit laissé treize de ses gens à terre.

M. Edwards arriva dans le même lieu peu de temps après le départ de Christian ; il recueillit sur son bord

(1) Voyez dans le tome X de la première Année, l'histoire de la conservation merveilleuse du lieutenant Bligh.

les treize révoltés, et les emmena en Angleterre. *Le Bounty* fut arrêté à son tour, et les rebelles, traduits devant une cour martiale, ont été jugés et punis.

Nous donnâmes à dîner aux principales personnes de la famille royale. En cette occasion, il fut permis aux femmes de Pomourrey et à celles de Maheine de s'asseoir à la même table que nous, et de prendre leur part du repas. Les femmes d'Otaïti ont rarement un tel privilége.

Ce qui nous amusa davantage, ce furent, et le desir que nos convives montroient de se conformer à nos usages, et l'avidité avec laquelle ils buvoient nos liqueurs fortes.

Pomourrey vida une bouteille d'eau-de-vie toute entière, sans y mettre d'eau; il en éprouva de telles convulsions, qu'il fallut que quatre hommes vigoureux le tinssent entre leurs bras.

Il dormit pendant une heure, puis se leva, et parut aussi tranquille que s'il ne s'étoit rien passé. En vain j'essayai de lui faire comprendre que l'ivrognerie étoit un excès contraire à la santé. Il me répondit que cela lui plaisoit; il m'accusa d'avarice, et me reprocha de n'être pas un tayo-tayo, c'est-à-dire un joyeux compagnon. Je ne voulus plus le contrarier sur ce point, et je pensai que sous peu de jours il sentiroit les funestes effets de l'intempérance. Je lui fis donner en conséquence autant d'eau-de-vie qu'il en voulut. Je ne me trompois pas, il ne se passa pas huit jours avant qu'il cessât d'en demander. Il se contentoit de quelques verres de vin après les repas. Cependant tous les chefs demandoient, avec instances, des liqueurs spiritueuses, du vin et du sucre.

Pomourrey vint visiter à terre nos

travailleurs. Il considéra attentivement un gros arbre que l'on scioit en long, et me pria de lui faire construire avec de pareilles planches une caisse, longue de six pieds, sur quatre de large, et trois de profondeur.

Je m'excusai, sous prétexte que je ne pouvois disposer de tant de planches, et que les charpentiers n'avoient pas trop de temps pour le travail qui les occupoit; mais je lui promis qu'avant mon départ je ferois en sorte de lui en procurer une petite. Il observa qu'une grande ne coûteroit pas beaucoup plus de peine à faire, et il offrit de fournir les planches. Enfin, il fut si pressant, qu'il fallut le satisfaire.

Le père de Pomourrey, qui autrefois portoit le nom de Happi, et s'appeloit alors Taou, vint de l'île d'Eiméo, et monta sur *la Découverte*, où il desiroit me voir. Je m'y rendis, accompagné de Pomourrey et de ses

deux frères cadets. L'entrevue fut touchante : je considérai avec un extrême plaisir l'affection avec laquelle ces trois chefs embrassèrent leur père vénérable, et celui-ci récompensa leur tendresse filiale par une effusion de sensibilité, qui arracha des larmes à tous les spectateurs. Après cette scène, qui eût fait honneur à des hommes des nations les plus policées, j'offris à Taou un présent en retour de celui qu'il m'apportoit.

Le lendemain je vis une scène d'une toute autre nature. Tandis que nous étions rassemblés au camp, on annonça l'arrivée d'Otoo, le jeune roi. Dans cette circonstance, l'aïeul devoit rendre hommage à son petit-fils. Lorsque le prince parut au-devant de la tente, le vieillard, dépouillé jusqu'à la ceinture et courbé sous le poids des années, se mit à genoux, et offrit une feuille de bananier et un cochon,

avec un mélange de profond respect et de tendresse paternelle.

Cette cérémonie ne parut faire que peu d'effet sur l'esprit du jeune monarque, qui contempla avec le plus grand sang-froid l'humiliante position de son grand-père. Cependant il faut moins attribuer une pareille conduite au défaut de sentiments qu'à la force de l'éducation et à la rigueur de l'étiquette; car je me souviens très-bien que durant mon voyage avec le capitaine Cook, Pomourrey, qui régnoit alors sous le nom d'Otoo, traitoit ses frères avec la plus grande froideur, quoique tous trois vivent à présent dans l'union la plus intime, et présentent le modèle le plus parfait de l'union fraternelle.

Quelques jours après nous donnâmes aux chefs ce qu'ils appelèrent *Heava no Pritané*, c'est-à-dire *une Fête anglaise*. Le spectacle com-

mença par des décharges d'artillerie à boulet et à mitraille. Les insulaires témoignèrent la plus grande surprise de la distance à laquelle parvenoient nos boulets, et des effets que faisoit la mitraille sur un rocher. Nous tirâmes ensuite des feux d'artifice, qui eurent un plein succès. La foule montra autant de curiosité que si elle n'avoit jamais vu un semblable spectacle, quoique le capitaine Cook leur eût plus d'une fois procuré ce plaisir.

J'invitai Pomourrey à nous aider, il prit la mèche, et se disposa à mettre le feu; mais le courage lui manqua; il appela la plus jeune de ses deux femmes, et me pria de lui montrer ce qu'il falloit faire. La princesse ne fut pas aussi timide que son mari, et, avec mon secours, elle lança plusieurs fusées volantes et diverses pièces d'artifice.

Plusieurs de nos officiers ayant été

rendre visite à la famille royale, la trouvèrent plongée dans la tristesse et la consternation. Pomourrey, interrogé sur la cause de leur accablement, répondit, à voix basse, que Maheine étoit mort. Les femmes jetèrent des cris et poussèrent des sanglots; elles ouvrirent un paquet, et y prirent des dents de requin : c'est avec cet instrument que les femmes de cette île se font des plaies sur le haut de la tête, pour témoigner leur douleur. Quand elles en eurent saisi chacune une, elles se retirèrent en silence vers une habitation voisine.

Le lendemain, nous vîmes voguer une pirogue couverte d'un tendelet; le corps de Maheine y étoit déposé: elle s'avançoit lentement, et avec solemnité, vers le moraï ou cimetière. Nos officiers obtinrent la permission d'assister aux funérailles. Chemin faisant, ils virent la reine-mère et la

veuve de Maheine, qui, dans l'excès de leur douleur, se déchiroient la tête et se mettoient tout en sang.

M. Broughton et ses compagnons trouvèrent tous les chefs réunis au moraï. La cérémonie étoit commencée; leur arrivée ne causa pas plus d'interruption qu'elle ne l'auroit fait dans une église d'Angleterre, où ils seroient entrés pendant un service mortuaire.

Cinq prêtres, assis en avant de Pomourrey, chantoient des prières, la figure tournée vers Otoo, qui étoit assis sur les genoux d'un homme. A environ trente pieds de la place où se trouvoit le jeune roi, un des assistants tenoit un rouleau d'étoffe, dans lequel on supposoit qu'étoit renfermé l'Eatoua, c'est-à-dire la divinité. Le corps de Maheine, enveloppé d'une pièce de drap rouge anglais, restoit toujours

déposé sous le tendelet de la pirogue, mise à sec sur le sable.

Les prières et les hymnes avoient pour objet de reprocher à la divinité de ce que les différentes productions n'avoient point souffert d'altération, malgré la mort de Maheine.

On alla ensuite chercher, en procession, la pirogue. Lorsque le cortége passa, les trois princesses renouvelèrent leurs lamentations, et firent ruisseler de nouveau leur sang.

La pirogue fut conduite vers un autre moraï. La cérémonie qu'on devoit y faire sur le corps exigeoit un tel mystère, que, malgré toutes leurs instances, les étrangers n'obtinrent pas la permission d'y assister.

Pomourrey leur promit qu'ils verroient le lendemain déposer les restes du défunt dans le cimetière, et les pria instamment de renoncer à suivre

plus loin le cortége. Ces messieurs, soupçonnant que le corps devoit être embaumé, furent très-affligés de cette exclusion, qui les privoit de s'instruire sur la manière dont se faisoient ces opérations chez les Otaïtiens.

Le soir, nos messieurs virent un nombre considérable de feux allumés sur les hauteurs du district d'Oparée, comme si l'on eût fait de grands préparatifs de fête. Ils y logèrent, dans la maison d'un de nos amis.

Le lendemain, celui-ci leur déclara qu'il ne pouvoit les reconduire à bord de nos vaisseaux dans sa pirogue, à cause de la mort de Maheine, parce que l'usage des pirogues seroit interdit pendant toute la journée aux Otaïtiens. Ils répondirent qu'ils n'en avoient pas besoin, et qu'ils continueroient leur route par terre. On le prit seulement de leur faire préparer

à déjeûner ; leur hôte répondit que cela n'étoit pas davantage en son pouvoir, parce que les feux étoient également interdits dans le district d'Oparée.

Il ajouta qu'il leur procureroit des rafraîchissements dès qu'ils en seroient sortis.

M. Broughton et ses compagnons se mirent en route vers le moraï, où le corps de Maheine avoit été déposé. Quand ils en approchèrent, un messager vint les prier de ne pas aller plus loin. Ils rappelèrent la promesse qu'on leur avoit faite ; enfin, après avoir long-temps insisté, le chef, qui avoit fait la défense, consentit à les laisser passer, et leur donna un insulaire pour guide. Cet homme marchoit avec une circonspection extrême, et à chaque pas il témoignoit des alarmes.

Ils furent frappés de la solitude qui

régnoit autour d'eux : les habitations étoient désertes ; deux ou trois chiens furent les seuls êtres animés qu'ils rencontrèrent jusqu'au moraï. Ils apperçurent cependant, dans une petite maison, trois hommes, qui vraisemblablement étoient chargés de la garde de ce lieu. Ces trois hommes firent beaucoup de questions au guide ; ils dirent que le corps de Maheine étoit dans un autre endroit.

Il paroît que l'on avoit mis dans ce moraï seulement les entrailles du défunt. Les Otaïtiens ont une vénération particulière pour les intestins, et les regardent comme le siége de l'ame, et comme le centre des principales sensations : opinion tout-à-fait erronée, et qui ne vaut pas la peine d'être réfutée sérieusement.

Je reçus, le 17 janvier, de Pomourrey, un message, par lequel il m'invitoit à me trouver à Oparée, pour

assister aux obsèques de Maheine. Je partis accompagné de MM. Broughton et Widbey.

Le cadavre fut placé sur un topapou, échafaudage dressé à cet effet (1); il étoit exposé au soleil, et lorsqu'on enleva le linceul qui le couvroit, nous trouvâmes déjà la putréfaction fort avancée. Sa peau étoit très-luisante, parce qu'on l'avoit frottée avec de l'huile de cocos. L'odeur putride qui s'exhaloit du corps annonçoit une prochaine décomposition; mais, selon les Otaïtiens, dont les assertions étoient appuyées sur ce que j'avois vu arriver au cadavre de Tée, dans mon dernier voyage, il n'en devoit pas être ainsi : les chairs devoient se sécher et adhérer aux os.

Cette méthode d'embaumer, ou

(1) Voyez l'estampe en tête du tome Ier de la 2e Année.

plutôt de conserver les corps humains dans un état de dessication, est certainement fort curieuse, sur-tout lorsqu'on observe que c'est dans un lieu où le soleil darde ses rayons verticalement, quelquefois même dans la saison des pluies, et que les Otaïtiens ne connoissent point la propriété des sels, des épiceries, ni des aromates.

L'équipage de nos canots étoit rangé devant la palissade qui entouroit le topapou. On remit à la veuve une pièce d'étoffe rouge, elle l'étendit sur le corps; dans ce moment nos Anglais firent quelques décharges, et on me pria de prononcer ces mots: *Tera no oea Maheine*, cela vouloit dire *c'est en votre honneur, Maheine.*

Dans la nuit du 21 janvier, Touererou, l'insulaire de Sandwich, s'échappa du vaisseau: déjà nous lui en avions soupçonné le dessein; mais nous n'avions pas voulu l'emprisonner

tout-à-fait. Il s'étoit attaché à la fille de Poéno, chef de Matavaï, et lui avoit follement prodigué tout ce qu'il possédoit : la valeur en étoit considérable, car indépendamment des objets que le gouvernement lui avoit fait remettre, il avoit reçu beaucoup de présents particuliers. Il avoit même augmenté ses richesses aux dépens du maître canonnier, à qui il avoit dérobé ses meilleurs effets.

Cet insulaire étoit d'une humeur sombre, entêté et sans esprit. L'exemple de sa fuite étoit trop dangereuse, pour que je n'insistasse pas sérieusement sur son retour ; je craignois que les gens de nos équipages, supposant que j'avois très-peu d'influence sur les chefs, ne fussent engagés à déserter. Touererou me fut en effet ramené, mais ce ne fut pas sans peine.

Le lecteur attend sans doute de nouvelles lumières sur un peuple que les

relations de nos derniers voyageurs ont tant recommandé à la curiosité ; mais le peu de durée de notre relâche et d'autres circonstances ne nous permirent pas de faire sur ce sujet beaucoup d'observations.

Il étoit survenu, depuis mon dernier voyage, des changements importants dans la forme du gouvernement, dans les titres et les noms même des chefs. Plusieurs guerres avoient éclaté entre les habitants des différentes îles, et l'autorité du roi d'Otaïti se fortifioit et s'etendoit de plus en plus.

Pomourrey et ses frères s'étant, par le moyen des vaisseaux espagnols et anglais, qui depuis peu ont visité l'île, procuré des fusils et des pistolets, se croient invincibles, et le projet d'ajouter de nouvelles possessions à celles d'Otoo semble les occuper entièrement.

Je donnai à Pomourrey un peu de

poudre et de balles, mais point de fusils. Quand même je n'eusse pas trouvé d'inconvénients à laisser des armes à feu à ces insulaires, je n'en avois pas assez pour les satisfaire.

Ils me supplièrent d'avoir la bonté de conquérir les îles voisines, et de les soumettre au pouvoir d'Otoo. Pour motif de cette invasion, ils disoient qu'il étoit essentiel au bonheur des peuples de tout le groupe des îles qui environnent Otaïti de vivre sous le gouvernement d'un seul monarque. Je répondis que les lieux qu'ils vouloient attaquer étoient hors de ma route, et que je n'avois pas assez de temps pour exécuter une semblable entreprise. Pomourrey me conjura de solliciter en son nom Sa Majesté Britannique de faire équiper promptement un vaisseau pour l'aider dans cette expédition, promettant, en récompense, que le roi d'Otaïti seroit

toujours l'ami constant du roi Georges et des Anglais.

Les outils et les marchandises d'Europe sont devenus, pour ces insulaires, d'une nécessité tellement indispensable, que leur situation seroit très-malheureuse si les Européens cessoient d'avoir des communications avec eux. Nous ne leur vîmes plus que très-peu d'instruments de pierre ou d'os; ceux qu'ils mirent en vente étoient d'un travail grossier, et d'une qualité inférieure, destinés seulement à servir comme d'objets de curiosité.

Je suis persuadé que s'ils continuent à recevoir des draps de fabrique européenne, ils abandonneront absolument la culture de la plante (1) dont ils font leurs étoffes, et déjà elle est très-négligée.

Leurs opérations militaires ont subi

(1) *Morus papyrifera*, mûrier à papier.

de grands changements. Autrefois toutes leurs guerres étoient maritimes; mais il paroît qu'aujourd'hui c'est tout autre chose. Nous n'apperçûmes plus de pirogue de guerre; un chef, avec qui je causai, me dit qu'on les avoit trouvées si difficiles à conduire qu'on avoit renoncé à leur usage, et que les entreprises se faisoient toutes par terre, au moyen de grosses pirogues qui servoient de bâtiments de transport. On effectuoit les descentes pendant la nuit, ou par un temps pluvieux et sombre.

On a vanté avec enthousiasme la beauté des femmes otaïtiennes, et ces éloges étoient mérités. Je dois cependant déclarer quelle fut ma surprise du changement qui s'est opéré à cet égard dans un court intervalle d'années. Les naturels l'attribuent aux funestes maladies que les Européens leur ont communiquées.

On sait que la plupart des animaux et des plantes que le capitaine Cook avoit répandus dans ces îles, avec l'espoir qu'ils s'y multiplieroient, se sont perdus. Le chagrin que j'en ressentis étoit d'autant plus vif, que j'avois fort peu d'objets pour les remplacer. Je laissai seulement trois oies du Cap, un mâle et deux femelles.

Nous plantâmes quelques ceps de vigne, des citronniers et des orangers; mais la nature a prodigué tant de végétaux à cette contrée, que les insulaires desirent peu d'en augmenter le nombre. Je crois que l'on ne réussira jamais à établir dans ce pays des jardins sur le modèle de ceux d'Europe, tant qu'il n'y résidera pas des Européens dont l'exemple apprenne aux habitants à cultiver la terre.

CHAPITRE III.

Relâche aux îles Sandwich. Fortune de Tyaana. Révolutions survenues à Owhyhée. Rencontre de quelques Anglais. Prise, par les insulaires, d'un navire américain.

Le 24 janvier nous mîmes à la voile; il y avoit dix mois que nous étions sortis des ports d'Angleterre, et notre voyage ne faisoit en quelque sorte que commencer. Nous étions encore à huit cents lieues des îles Sandwich, où nous devions toucher avant de nous occuper du grand objet de notre expédition.

Le 1er. mars, nous eûmes connoissance de l'île d'Owhyhée. Tyaana, dont il est question dans *le Voyage*

de Dixon et Portlock (1), étoit devenu, grâces aux présents dont les négociants de Canton l'avoient comblé, un personnage important. De concert avec un des chefs du pays, il avoit vaincu et tué dans une bataille un autre compétiteur à l'autorité suprême, et avoit partagé avec son associé le gouvernement de l'île; il jouissoit de la souveraineté des trois districts méridionaux; et l'autre chef, nommé Tamahama, gouvernoit les trois districts du nord. Ce dernier étoit plus puissant que Tyaana, et pouvoit être considéré comme le roi d'Owhyhée.

D'après ce qu'on avoit publié sur cet insulaire, je ne fus pas peu surpris de ce qu'il ne pouvoit parler la langue anglaise; mais comme nous entendions

(1) Voyez le tome II de la 6e Année, page 2 et suivants.

mieux la sienne, nous pûmes nous entretenir avec lui. Il nous apprit que jusqu'au dernier automne il n'avoit point paru de vaisseau; que depuis cette époque trois ou quatre navires américains et un navire de Macao avoient visité les îles.

Tyaana examina tout à bord avec admiration. Le nombre des gens qui formoient notre équipage lui causa une extrême surprise, parce qu'il n'avoit vu jusqu'alors que des vaisseaux marchands, sur lesquels les matelots sont peu nombreux; il eut de fréquentes conversations avec Touererou. Jugeant que ce jeune homme pourroit lui être utile, il lui promit un bel établissement, une maison, des terres, et d'autres avantages. Morotoï, patrie de Touererou, étoit alors livrée à de vives agitations. En conséquence il accepta ses offres; mais comme il n'étoit pas sans inquiétude

sur la sûreté de sa personne et de ses propriétés, il me pria de garder à bord quelques vêtements et les présents qu'il avoit reçus de moi depuis notre départ d'Otaïti. Je promis de les lui rendre à mon retour de la côte d'Amérique.

Tyaana affectoit de se montrer satisfait de nos procédés, et sur-tout de ce qu'à son départ nous le saluâmes de quatre coups de canon; mais il étoit mécontent de n'avoir pu se procurer ni armes à feu ni munitions, malgré ses sollicitations réitérées.

Comme nous suivions la côte, nous fûmes surpris, vers le soir, de nous entendre hêler, en mauvais anglais, du milieu d'une grande pirogue, qui arriva sur nous. On nous demanda civilement qui nous étions, et de quel pays, et si nous voulions recevoir à bord celui qui nous adressoit la pa-

role. C'étoit un jeune homme de l'île d'Atooï, nommé *Tarihoua*.

Ce jeune insulaire avoit accompagné un capitaine américain, dans un voyage à la côte d'Amérique, et il étoit revenu dans sa patrie quelques mois auparavant. Il me dit que son maître actuel étoit un chef, nommé *Kahowmotow*. Ce chef se fit connoître à l'instant, et me présenta une lettre, écrite en espagnol, avec la traduction anglaise à côté, et datée du sloop *la Princesse-Royale*, le 28 mars 1791; elle recommandoit, dans les termes les plus forts, aux navigateurs qui aborderoient ces contrées, les divers chefs qui y exerçoient leur autorité. Taryhoua, qui préféroit le nom anglais de Jack, accompagnoit Kahowmotow, en qualité d'interprète, et en remplissoit fort bien les fonctions; il avoit un vif desir de nous

suivre dans notre voyage ; sa pénétration et son activité me firent juger à propos d'accepter ses services. Kahowmotow ne consentit qu'avec regret à se séparer d'un serviteur aussi fidèle, et ne le fit enfin que par la considération des avantages qui en résulteroient pour Jack.

Nous passâmes en vue de diverses îles, et nous fûmes surpris d'abord du petit nombre d'habitants qui s'offroient à notre vue ; on nous l'expliqua, en nous disant que l'on s'attendoit d'un moment à l'autre à une invasion des chefs d'Owhyhée, et que l'on se tenoit sur ses gardes. Chaque chef restoit avec ses guerriers dans son district et dans son île.

Ceux des naturels qui nous visitèrent à bord furent très-effrayés de nos armes à feu, et nous en eûmes la preuve lorsqu'à la garde montante on plaça les sentinelles autour du

vaisseau. Jack nous fut extrêmement utile; il nous présenta à ses compatriotes sous l'aspect le plus formidable. Il leur exagéra nos forces, vanta notre puissance, et déclara que nous n'étions point des marchands comme ceux que l'on voyoit ordinairement, que nous appartenions au roi Georges, et que nous étions de vaillants guerriers.

Quand nous arrivâmes à Atooï, nous fûmes convaincus de la vérité d'un fait qu'on nous avoit annoncé, c'est-à-dire que plusieurs Anglais demeuroient dans cette île; un d'eux, jeune homme de dix-sept ans, nommé Rowbottom, vint nous voir dans une double pirogue. Il étoit parti d'Angleterre depuis cinq ans, et avoit pris de l'emploi sur un des navires qui font le commerce des fourrures à la côte nord-ouest d'Amérique; on l'avoit laissé à Onéehow, ainsi que deux autres de ses compatriotes. Il étoit

chargé de passer à l'île d'Atooï, et d'y recueillir du bois de Sandal et des perles pour le compte d'un négociant américain, nommé *Kendrick*, qui leur donnoit par mois un salaire de huit dollars (1).

Le vaisseau de Kendrick devoit revenir en automne, et prendre ces trois hommes, avec ce qu'ils auroient pu amasser. Notre jeune compatriote me dit qu'il falloit surveiller avec le plus grand soin la conduite des naturels, quoique nous eussions à notre disposition des forces trop redoutables pour qu'ils osassent nous attaquer ouvertement. La prise d'une goëlette marchande à Owhyhée les avoit tellement enorgueillis, qu'ils avoient depuis tenté de s'emparer d'un brick américain.

La goëlette appartenoit à M. Met-

(1) Environ quarante francs.

calf, négociant américain, et étoit commandée par son fils, qui partit de Macao avec huit hommes; nous verrons plus loin les détails de cet événement.

Les chefs que nous rencontrâmes exprimèrent leur indignation du meurtre de l'équipage, dont un seul homme conserva la vie. Ils accusèrent Tyaana d'avoir conçu et mis à exécution cet infernal projet.

Au surplus tout se passoit très-bien à terre. Nos gens vivoient avec les insulaires dans la meilleure intelligence; et les chefs nous montrèrent des certificats délivrés par plusieurs capitaines marchands, pour attester leurs bons procédés.

Le 11 mars nous vîmes paroître un des compagnons de Rowbottom; son aspect ne nous prévint guère en sa faveur; il avoit, à beaucoup d'égards, adopté les coutumes des naturels, et

il étoit presque tout nu comme eux; il n'avoit qu'une simple ceinture autour des reins. Je lui demandai ce qu'il avoit fait de ses habits, il me répondit en souriant qu'il les avoit suspendus au toit de sa cabane, pour qu'ils y fussent admirés des Indiens.

Cet homme paroissoit se féliciter extrêmement de cet avilissement, et de la vie sauvage qu'il avoit adoptée.

Il me déclara qu'il étoit chargé par le prince de me demander si nous venions avec des dispositions pacifiques et amicales.

Le 13, un messager vint m'apprendre que le roi de l'île, nommé *Taïo*, qui étoit encore enfant, et le vieux Enemoh, son tuteur, exerçant les fonctions de régent, se disposoient à nous rendre visite. Un de mes officiers, que j'envoyai vers eux, fut accueilli par Enemoh avec de grands témoignages d'amitié. Il lui propos

de me conduire à son bord, ainsi que son pupille. Le régent répondit que pour lui il n'avoit aucune répugnance à s'y rendre avec le prince et Tipouné, jeune chef à-peu-près du même âge ; mais que les autres chefs qui étoient présents, et sur-tout les femmes, demandoient qu'on leur donnât des ôtages, pendant que nous aurions l'honneur de recevoir ces illustres hôtes.

On leur répondit que j'avois prévu moi-même leur desir, et que MM. Manby et Scheriff devoient rester à terre. Les assistants en témoignèrent leur approbation.

Enemoh s'embarqua avec quelques personnes de sa suite, et promit qu'à son retour le prince et son jeune ami se rendroient à bord ; mais le prince et le régent ne pouvoient être en même temps hors de l'île. Dès que Enemoh fut monté sur *la Découverte*, il prétendit me reconnoître, et dit

que nous avions été liés ensemble lors de mon voyage avec le capitaine Cook. Il ajouta qu'il étoit présent lorsque je remis une touffe de mes cheveux au vieux roi Taïo, qui n'avoit cessé de la porter sur lui. Ces particularités pouvoient être vraies, mais je n'en avois nul souvenir.

Je fis à Enemoh des présents proportionnés à ceux que je reçus de lui. Il ne me parut cependant pas entièrement satisfait : je voulus en savoir la cause. Il me répondit avec franchise, qu'il trouvoit la valeur de mes dons fort considérable, mais qu'il céderoit volontiers le tout pour un fusil, et même un simple pistolet. Les chefs de quelqu'importance m'avoient demandé avec importunité ces instruments de destruction, et je fus souvent embarrassé de les refuser sans les offenser.

Je dis à Enemoh que le navire et

tout ce qu'il contenoit appartenoit au roi George, qui avoit taboué (1) les fusils, les pistolets, et plusieurs autres objets. Il garda le silence et prit un air rêveur; mais quand il s'aperçut que ses importunités ne serviroient de rien, il reprit son enjouement aussi vîte qu'il l'avoit perdu. Il me serra la main avec amitié, et me déclara que puisque toutes les armes et les munitions étoient tabouées, il se contentoit des cadeaux que lui et ses amis avoient reçus. Il se retira comme un homme enchanté de sa visite, et fut salué à son départ de quatre coups de canon.

Nous attendions la visite du jeune prince et de son ami, qui devoient venir à leur tour. Cependant ils ne

(1) On a vu dans les autres Voyages que le *tabou* est une interdiction que l'on met aux îles Sandwich sur certains objets.

s'embarquoient point dans la chaloupe. On découvrit que la cause de ce changement venoit de ce que nos deux ôtages se promenoient sur la grève, et qu'on leur supposoit l'intention de revenir furtivement à bord.

Nous dissipâmes ces fausses alarmes : le prince et son ami montèrent avec empressement dans la chaloupe. Je fus charmé de la bonne mine du jeune prince, qui paroissoit avoir environ douze ans. Sa physionomie annonçoit l'enjouement et l'affabilité. Il avoit plutôt les traits d'un Européen, que ceux qui caractérisent ses compatriotes. Il surpassoit infiniment, par cet avantage et par sa rare intelligence, son jeune ami Tipouné. Il éprouva d'abord beaucoup d'agitation. Il me serroit continuellement dans ses bras, et me saluoit à la mode du pays, en frottant son nez contre le mien.

Ses questions et ses remarques, en

visitant les différentes parties du vaisseau, étoient au-dessus de son âge. Il s'adressoit à Rowbottom ou à Williams, qui l'accompagnoient, pour savoir s'il étoit permis de faire ou de dire telle et telle chose. Jamais il ne fit un pas ou ne consentit à s'asseoir, qu'après s'être informé s'il causoit quelque gêne.

Le soir, après que le jeune prince fut revenu sur le rivage, je fis tirer à mon bord un feu d'artifice, qui causa beaucoup de plaisir au roi et à tous les insulaires.

J'aurois à me reprocher une injustice inexcusable envers ce peuple, si je n'avois soin d'observer que la fidélité des habitants à remplir leurs engagements avec nous, et les sentiments d'honnêteté qui les portèrent à nous rendre différents objets, notamment quelques armes à feu qu'on avoit laissé tomber à la mer, nous

donnèrent d'eux une opinion bien différente que celle que nous en avions formée, d'après les rapports des navigateurs qui ont depuis peu visité ces mêmes îles. Peut-être faut-il attribuer les griefs dont se plaignent ces navigateurs à quelques accidents extraordinaires et au défaut de connoissance des langues respectives.

Il nous paroît évident que les étrangers qui ont abordé ces îles ne s'y sont pas toujours conduits avec loyauté. Nous en eûmes la preuve dans cette demande d'ôtages pour la sûreté du roi et du régent, précaution que je n'avois vu prendre dans aucune autre contrée de la mer Pacifique.

Ils connoissent et distinguent parfaitement les différentes nations dont les vaisseaux ont touché sur leurs rivages. Les trois Anglais restés dans leur pays avoient fait tous leurs efforts

pour leur donner l'idée la plus favorable des Anglais.

Le jeune roi témoignoit non seulement beaucoup d'égards à Rowbottom et à ses compagnons, mais il avoit pris le nom de roi George. Il ne permettoit point à ses domestiques de l'appeler autrement, et il étoit mécontent lorsque ses compatriotes ou quelqu'un de nous prononçoit son vrai nom.

Les vivres que nous tirâmes des îles Sandwich se réduisirent à peu de chose. Ce n'est pas cependant que le pays fût affligé d'une disette, car j'eus tout lieu de reconnoître les traces d'une grande abondance; et les insulaires nous auroient donné tout ce que nous aurions voulu, si nous avions consenti à payer avec des armes et des munitions. L'inexcusable conduite des capitaines de navires marchands qui ont visité ces îles a tellement

accoutumé les habitants aux armes à feu, qu'ils s'en servent presque aussi bien que la plupart des Européens. Elles ont, selon toute apparence, contribué au succès de Tyaana, qui en a rapporté de la Chine, et s'en est procuré d'autres de différents navigateurs. Son exemple a excité l'ambition des autres chefs.

Cet inconvénient sera vivement senti par les navigateurs qui se présenteront sans avoir de pareils objets à vendre. Il est même à craindre que le mal ne devienne encore plus grave, car plusieurs fois ces insulaires ont essayé de s'emparer par surprise des navires marchands.

La mortalité doit avoir été considérable dans ces îles, si l'on en juge en comparant la foule d'habitants, qui, lors des premières visites de *la Résolution* et de *la Découverte*, suivoient sans cesse tous nos mou-

vements, au petit nombre de ceux que nous apperçûmes dans ce voyage. Peut-être répondra-t-on que l'attrait de la nouveauté n'existant plus, c'est à cela qu'il faut attribuer la diminution apparente de cette multitude d'insulaires; mais l'objection disparoît lorsqu'on réfléchit combien les marchandises d'Europe sont devenues indispensables à ces peuples, et qu'à l'arrivée de tout navire européen ils s'empressent d'apporter au marché tout ce dont ils peuvent se passer.

J'ai remarqué plusieurs villages réduits tout au plus aux deux tiers de leur étendue. Les lieux où, dans mes précédents voyages, on découvroit le plus de maisons, n'offroient que des espaces vides couverts d'arbres. Cette dévastation est due aux guerres extérieures et aux dissentions intestines. J'en eus encore la preuve à Owhyhée, où, de tous les chefs que j'avois con-

nus, il n'y avoit que Tamahama qui existoit encore. Parmi ceux qui étoient morts, très-peu avoient eu une fin naturelle : la plupart avoit péri les armes à la main.

Rowbottom et Williams me dirent que l'armateur qui les employoit se proposoit de créer une nouvelle branche de commerce par l'exportation du bois de sandal de cette contrée dans l'Inde, où il est d'un prix excessif. Ils ajoutèrent que les bénéfices sur les fourrures avoient été si considérables, qu'ils s'attendoient à voir arriver le capitaine Kendrick avec vingt navires au moins, partis de là Nouvelle-Angleterre.

Le bois de sandal est commun dans les montagnes. Il ne ressemble que foiblement au bois de sandal citrin de l'Inde, qui est si précieux, qu'il se vend au poids.

Les perles que je vis entre leurs

mains étoient en petit nombre et de trois espèces, les blanches, les jaunes, et celles qui ont une couleur plombée.

Il paroît que M. Kendrick conçut soudainement, et au moment de lever l'ancre, l'idée de laisser trois hommes dans ces îles. Ces malheureux n'avoient eu le temps de faire aucuns préparatifs, et étoient presque dépourvus de vêtements. Je leur en donnai d'autres, et pour améliorer leur situation, aussi bien que pour les faire respecter des naturels, avec qui ils avoient encore plusieurs mois à passer, je leur remis des outils et divers objets de commerce, quelques livres, des plumes, de l'encre et du papier, un assortiment de graines de jardins, et quelques plants de limoniers et d'orangers en bon état.

CHAPITRE IV.

Arrivée à la côte d'Amérique et à Nootka-Sound. Négociations avec le commandant espagnol. Entrevues avec Maquinna, chef des Indiens. Missions de San-Francisco et de Monterey. Voyage du vaisseau le Dédale *à la Nouvelle-Hollande. Massacre du lieutenant Hergest aux îles Sandwich.*

Nous partîmes d'Oneehow le 17 mars, et quinze jours après nous eûmes connoissance de la côte d'Amérique. Nous relâchâmes dans le port de la *Découverte*. Les naturels nous firent un accueil on ne peut plus cordial.

Après avoir visité différentes parties de la côte, j'arrivai le 29 août

à Nootka-Sound. Je me rendis chez don Quadra, commandant espagnol, qui devoit faire la remise des possessions usurpées sur les Anglais.

Don Quadra m'invita à un dîner splendide. Le lendemain Maquinna, chef des Indiens du pays, se plaignit vivement de ce que les Espagnols se disposoient à quitter Nootka-Sound : il dit que s'il nous prenoit fantaisie de vendre cet établissement à quelqu'autre nation, son peuple et lui seroient constamment inquiétés et tourmentés par de nouveaux maîtres. Don Quadra l'appaisa par tous les bons procédés imaginables. Je ne pus m'empêcher de remarquer jusqu'à quel point les Espagnols ont acquis la confiance des naturels.

Don Quadra me communiqua ensuite des pièces officielles, desquelles il résultoit que le détroit de Nootka avoit été découvert en 1774 par les

Espagnols, qui en avoient pris possession ; que don Martinez, avec l'autorisation du vice-roi d'Espagne y avoit formé un établissement.

Le 5 mai 1789 il ajouta qu'il n'étoit pas vrai qu'on eût commis envers les Anglais et leurs navires les vexations dont se plaignoit le capitaine Meares.

D'après toutes ces observations, don Quadra prétendoit que le gouvernement espagnol n'avoit rien à restituer, ni aucun tort à réparer ; mais que, pour lever tout obstacle à l'établissement d'une paix solide, il étoit prêt à céder à l'Angleterre, sans préjudice des légitimes droits de la couronne d'Espagne, les maisons, édifices et jardins cultivés avec tant de peine par les Espagnols.

Je répondis à don Quadra que mes instructions ne m'autorisoient pas à discuter les droits et les prétentions respectives des deux puissances ; que

je venois pour exécuter les conventions arrêtées entre les deux cours, et que cette exécution se bornoit à exiger la remise des édifices, districts ou portions de territoire qui avoient été occupés par les sujets de Sa Majesté Britannique avant 1789, soit au port de Nootka ou de Saint-Laurent; soit au port de Cox; et que les ports où les Espagnols avoient formé depuis des établissements devoient être d'un libre accès pour les sujets de l'une et de l'autre puissance.

Don Quadra accepta ces offres, et il me demanda qui je voulois laisser en possession du territoire de Nootka. Je répondis que ce seroit M. Broughton, qui garderoit avec lui le vaisseau *le Chatam*.

Pour établir la bonne intelligence entre nous et les naturels, don Quadra me proposa de faire une visite de cérémonie à Maquinna, dans sa résí-

dence royale de Tashsheis, à environ sept lieues du port. Nous montâmes ensemble dans la chaloupe de *la Découverte*, et nous fûmes accompagnés d'autant d'officiers espagnols et anglais que purent en contenir trois autres embarcations. Nous partîmes le 4 septembre, après avoir fait annoncer la veille notre visite par un messager.

Maquinna nous reçut avec des marques de satisfaction, et parut même flatté de cette preuve de notre considération. Les habitants, grâces peut-être à nos libéralités, se conduisirent avec beaucoup d'ordre et de politesse. Après avoir visité la plupart des maisons, nous arrivâmes à celle de Maquinna, qui étoit une des plus considérables. Nous y trouvâmes assise au milieu d'un nombreux cortége, sa fille, qui depuis peu avoit été proclamée en grande pompe unique

héritière de ses états et de son autorité suprême.

Cette jeune personne étoit d'une petite taille, mais d'un embonpoint excessif. Elle avoit le visage rond, les traits petits, et la peau presque blanche : enfin, si elle ne pouvoit passer pour belle, du moins elle n'offroit rien dans sa personne de désagréable. Les présents que je lui fis, ainsi qu'aux femmes de Maquinna, à ses frères et à ses autres parents, n'eurent pas moins de succès.

On nous servit ensuite un excellent dîner, que don Quadra avoit eu soin de nous faire préparer. La princesse fut placée au haut de la table, et se comporta avec une extrême décence.

Après le festin, Maquinna nous fit donner un spectacle, dans lequel on figura les opérations guerrières du pays. D'abord parurent douze hommes armés de fusils, et complétement

équipés, qui se rangèrent avec beaucoup d'ordre en dedans de la maison, et restèrent en place. Ils furent suivis de dix-huit autres, d'une haute taille, portant chacun une lance, longue de seize à dix-huit pieds, d'une grosseur proportionnée, et terminée par une lame de fer longue, et d'un beau poli. Cette arme sembloit incommode et lourde. Les lanciers exécutèrent des combats simulés, et entonnèrent des chants de guerre; les hommes armés de fusils en firent autant. Lorsque toutes les évolutions furent finies, les guerriers, ayant déposé leurs armes, exécutèrent une danse grotesque, dans laquelle Maquinna lui-même, se dépouillant de sa gravité, ne craignit pas de se donner en spectacle.

Nous nous empressâmes de notre côté de contribuer aux amusements de cette journée. Nos chansons firent le plus grand plaisir aux naturels;

comme nous avions des tambours et des fifres, nos matelots terminèrent la fête par des contredanses et des valses. Maquinna, quand nous prîmes congé de lui, pouvoit à peine exprimer la joie qu'il avoit de notre visite, et de la manière dont les choses s'étoient passées. Il nous dit que ni lui ni aucun autre chef n'avoit jamais reçu, d'aucun navigateur, un semblable témoignage de considération. Il nous promit de nous rendre notre visite sous peu de jours, et nous lui fîmes comprendre que nous le recevrions à la mode d'Europe.

Dans les promenades que je faisois quelquefois avec don Quadra, cet estimable officier me pria de désigner quelqu'île, ou quelqu'autre terre, sous son nom et le mien réunis, afin de rappeler le souvenir de nos liaisons amicales.

Je pensai qu'aucun lieu ne pouvoit

mieux remplir cet objet que celui où nous nous étions vus pour la première fois, et qui est situé entre les côtes du golfe de Géorgie ; celles du détroit de Johnstone et du détroit de la Reine-Charlotte. Je nommai cette terre *Ile de Quadra et de Vancouver.*

Maquinna, ses deux femmes et plusieurs de ses parents, tinrent leur parole : ils vinrent le 6 septembre, et se firent bientôt connoître pour les mendiants les plus déhontés que j'aie jamais vus. Il en étoit de même de tous les Indiens de cette tribu ; j'eus néanmoins le bonheur de pouvoir répondre aux desirs de Maquinna et de sa suite. Nous leur avions promis de tirer des feux d'artifice ; ils attendoient ce spectacle avec tant d'impatience, que vers le soir ils ne pouvoient plus se contenir, et nous accusoient de manquer à nos promesses. Don Quadra eut beaucoup

de peine à les convaincre, que pour jouir de ce spectacle, il falloit attendre la fin du jour. La nuit fut très-favorable ; les Indiens éprouvèrent autant d'admiration que de frayeur. Maquinna et son frère se laissèrent difficilement persuader de mettre eux-mêmes le feu à quelques fusées volantes.

Don Quadra se chargea, à ma demande, de faire passer, par la voie la plus expéditive et la plus sûre, aux lords de l'amirauté, une courte relation de nos opérations principales dans ce port. Le 22 il appareilla, et nous fit un salut de treize coups de canon, que je lui rendis en nombre égal.

Les vaisseaux de commerce qui furent employés dans cette saison sur la côte nord-ouest de l'Amérique, ont dû faire un trafic avantageux. Plusieurs avoient ramassé de superbes

fourrures; d'autres, ayant prolongé le terme de leur voyage, avoient passé l'hiver soit aux îles Sandwich, soit sur la côte, et ils avoient achevé d'y construire de petits navires. Ces embarcations sont destinées à faire la navigation intérieure, pour recueillir, sur les bords des rivières, les diverses pelleteries que les Indiens ont à vendre. Il y avoit dans le port un bâtiment français et huit bâtiments espagnols. Cette circonstance, et les soins que prit don Quadra pour réserver, sur cet établissement, les droits de la couronne d'Espagne, prouvent l'avantage que l'on attache au commerce de ces contrées du monde.

Le 12 octobre, nous quittâmes l'endroit où nous étions mouillés. La veille de notre départ, je reçus à mon bord deux femmes indiennes, qui se proposoient de retourner aux îles,

Sandwich. Elles étoient arrivées à Nootka, le 7 octobre, sur un navire de Bristol. Il paroît que ces deux malheureuses filles avoient été embarquées contre leur gré, et sans que leurs parents et leurs amis en eussent la moindre connoissance.

Nous relâchâmes le 17 novembre dans le port de *San-Francisco*. Là y existe un de ces établissements militaires que les Espagnols appellent *Presidio*. On nomme *Missions* les endroits où résident des religieux. Le lendemain nous allâmes à la mission, qui est à une lieue plus à l'est; nous y vîmes fabriquer, par les Indiens, des étoffes avec les laines du pays. Les métiers, quoique d'un travail grossier, étoient assez ingénieux, et avoient été fabriqués par les Indiens eux-mêmes, sous la direction des religieux. Ce sont de jeunes filles converties à la religion catholique, qui

préparent la laine, la filent et la tissent. Elles demeurent dans l'enceinte de la maison jusqu'à leur mariage; alors elles vont habiter dans la cabane de leurs maris.

Les missionnaires espèrent par ce moyen établir solidement la foi, et la propager avec rapidité : ils ont d'ailleurs des vues politiques. Les femmes et les filles étant les principaux objets de l'affection des Indiens de cette contrée, les Espagnols ont jugé utile d'en avoir toujours un certain nombre en leur pouvoir, comme une garantie suffisante de la fidélité des hommes, et un obstacle à ce qu'ils entreprennent rien contre l'établissement en général.

Il n'est pas difficile de se procurer des élèves au moyen de petites gratifications que l'on accorde à leurs parents. Ces enfants sont mieux nourris et mieux habillés que

les Indiens des environs; on les accoutume à la propreté, on les instruit, et en un mot on prend d'eux beaucoup de soins; mais en retour de ces avantages, ils sont soumis à des réglements sévères; par exemple, ils ne peuvent sortir pendant le jour sans permission, et jamais ils ne peuvent s'absenter pendant la nuit. Pour empêcher qu'ils ne s'évadent, il n'y a qu'une seule porte; les religieux la surveillent avec soin, et prennent garde également à ce que les appartements où couchent les filles soient bien fermés.

Les missionnaires ont singulièrement réussi à captiver l'amitié et la bienveillance des naturels. Sans cela ils seroient dans une situation extrêmement précaire. Ils n'ont pour toute garde que cinq soldats et un caporal. Si les Indiens pouvoient se porter à une noire ingratitude, et que l'idée

de la trahison entrât dans leur ame, ils pourroient aisément cacher des armes, et s'en servir pour exécuter des complots funestes? Les religieux ne sont qu'au nombre de trois, et vivent dans des cellules séparées. Si on les attaquoit pendant la nuit, les précautions même qu'ils ont prises pour leur sûreté les priveroient du secours de la garde, qui ne pourroit arriver ni être avertie à temps.

Auprès de la maison est un village d'Indiens, composé, m'a-t-on dit, d'environ six cents personnes; quelques peines qu'on ait prises pour leur inculquer les principes de la religion, ils ne paroissent pas en avoir tiré de grands avantages. Ils sont indolents et ennemis du travail; ils n'ont pu renoncer à leur vie sauvage. Si on en excepte les habitants de la Terre-de-Feu et de la Terre-de-Van-Diemen, ce sont assurément les plus mi-

sérables parmi les êtres doués de raison.

Ils sont en général d'une taille au-dessous de la moyenne, et mal faits. Leur figure est bizarre, et porte l'empreinte de la stupidité. Leurs habitations sont malpropres, infectées de fumée, et servent cependant à loger des familles entières. Les cabanes sont disposées avec quelque régularité; elles sont séparées les unes des autres par un intervalle de trois ou quatre pieds, formant autant de rues alignées; mais ces rues sont remplies de toutes sortes d'ordures et d'immondices.

L'église est auprès du village : c'est un édifice très-mesquin; cependant les religieux qui l'ont construit se plaisent à en embellir l'intérieur, aux dépens de meubles qui pourroient leur être utiles dans leurs propres demeures.

On nous a dit que cette mission a été établie en 1779, et que le Présidio de San-Francisco l'a été en 1778, quelques jours après la mission de Santa-Clara.

Les manufactures y sont en meilleur état qu'à San-Francisco. On y récolte du maïs, du blé, des pois et des fèves; le chanvre et le lin réussissent très-bien. Les travaux de la campagne sont exécutés, sous l'inspection des missionnaires, par des Indiens convertis au christianisme, et instruits dans l'agriculture.

Par égard pour nous, les religieux donnèrent une petite fête aux Indiens. On dîna avec la viande des bœufs qui à cette occasion, furent livrés aux Indiens. Ces animaux se reproduisent avec une rapidité prodigieuse, et comme on les laisse paître en nombreux troupeaux, il faut quelqu'adresse pour les prendre. Plusieurs soldats es-

pagnols s'amusèrent à faire en notre présence cette chasse, qu'exécutent d'ordinaire les Indiens.

Ils montèrent à cheval, chacun d'eux étoit pourvu d'une forte ligne de crin, ou d'une courroie, avec un nœud coulant. Deux hommes, galoppant à-la-fois de chaque côté d'un bœuf sauvage, lui jetoient en même temps cette ligne sur les cornes. Après avoir arrêté l'animal, ils le tenoient à une distance suffisante pour qu'il ne pût blesser ni les hommes ni les chevaux, et le conduisoient de la sorte à la boucherie.

Pendant que le bœuf se débat de la tête et des pieds, une troisième personne lui passe subtilement une corde aux jambes de derrière, le fait tomber, et lui coupe sur-le-champ la gorge. On tua vingt-deux jeunes bœufs, pesant chacun de quatre à six cents livres; dix-huit furent distribués

aux Indiens du village ; le reste servit à la consommation des Espagnols.

Quoique les Espagnols de cette contrée jouissent en abondance de tous les objets de première nécessité, ils manquent néanmoins de ce qui peut rendre la vie agréable. J'eus beaucoup de plaisir de me voir en état de leur faire part de quelques ustensiles de table ou de cuisine, de quelques barres de fer, et d'ornements pour décorer les églises des religieux. Je joignis à ces présents un tonneau de vin et un baril de rhum.

Je ne pus obtenir des notions précises sur le port de San-Francisco, que je crois cependant un des plus beaux qu'il y ait au monde, et auquel il ne manque que la facilité de faire de l'eau et du bois. Les ancrages étoient excellents ; mais, à raison de la force des marées, les Espagnols

n'estiment pas beaucoup ce port ; ce qu'on peut expliquer par la manière dont ils fixent d'ordinaire leurs vaisseaux. C'est parmi eux un usage constant d'amarrer de l'avant et de l'arrière, jamais sur moins de quatre ancres, et rarement sur moins de six.

Le 26 novembre nous atteignîmes le port de Monterey, où nous attendoit don Quadra. Dans le cours de nos conférences, ce commandant me dit qu'il avoit trouvé à Monterey l'ordre de s'emparer de tous les bâtiments occupés au commerce sur cette côte, en exceptant les seuls vaisseaux de la Grande-Bretagne, qui pouvoient continuer leur route sans éprouver la moindre interruption, et sans être inquiétés en rien.

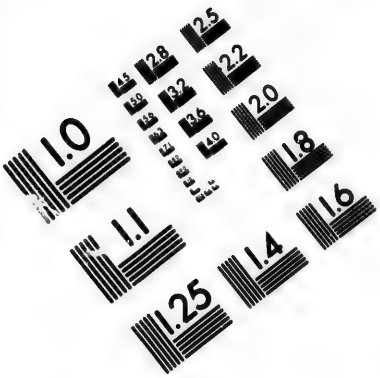
Cet état des choses nous fit croire à tous deux que nos souverains respectifs avoient conclu un nouvel arrangement relativement au territoire de Nootka.

D'après cela, je jugeai nécessaire de faire part à l'amirauté anglaise de ce qui se passoit, et je demandai à don Quadra s'il lui seroit possible de permettre à M. Broughton de passer par la Nouvelle-Espagne, pour se rendre en Angleterre, et porter mes dépêches.

Il me répondit, de la manière la plus cordiale, que cet officier pourroit l'accompagner à San-Blas, où il lui procureroit de l'argent, et lui fourniroit toutes les facilités possibles pour entreprendre un voyage aussi long à travers le continent de l'Amérique.

Je lui témoignai ma reconnoissance d'une offre aussi généreuse et aussi obligeante, et pris mes mesures pour que rien ne retardât le départ de M. Broughton.

Nous fûmes reçus à la mission de Monterey avec les plus grands honneurs. On sonna les cloches; le su-



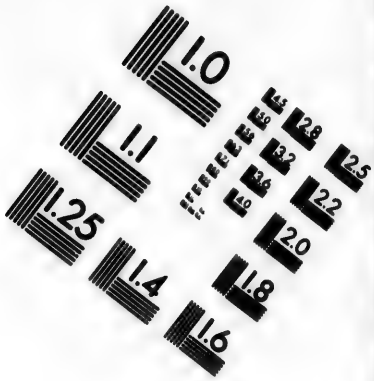
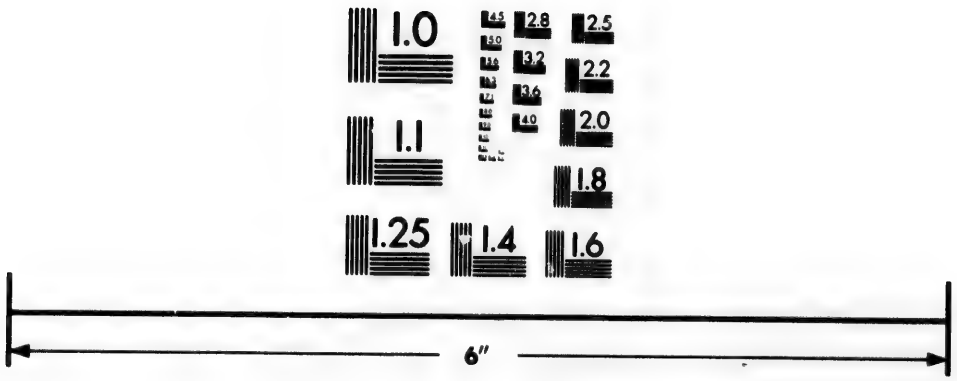
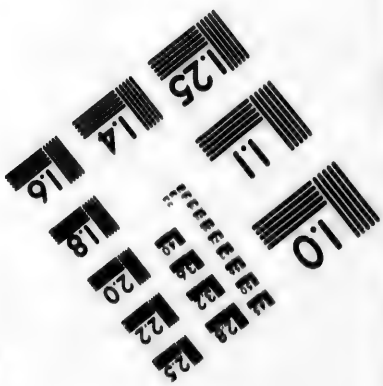


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4533

périeur des religieux vint à notre rencontre, et nous conduisit à son appartement.

Le Dédale, vaisseau d'approvisionnement, qui m'avoit joint sur cette côte, mit à la voile le 29. Il devoit passer à Otaïti, et de là à la Nouvelle-Hollande. L'objet de sa relâche à Otaïti n'étoit pas seulement de prendre des rafraîchissements, mais de recueillir sur son bord vingt-un matelots anglais qui montoient le navire *la Matilde*, de Londres, jeté le 5 février 1792 sur un banc de rochers, hors de la vue de toute terre.

Après ce fâcheux accident, les gens de l'équipage gagnèrent dans leurs canots Otaïti, d'où ils étoient partis six jours auparavant; de là, le second lieutenant et deux matelots se rendirent à la Nouvelle-Galles méridionale (dans la Nouvelle-Hollande), sur un de leurs canots découverts, des-

tinés à la pêche de la baleine. Le reste de l'équipage demeura dans l'île, excepté le commandant du vaisseau et quatre autres personnes, qui s'embarquèrent sur *la Jenny* de Bristol, et arrivèrent à Nootka.

Ce naufrage eut des suites funestes pour nos amis d'Otaïti. Le peu d'objets de quelque valeur, qu'avoient pu sauver les malheureux naufragés, furent laissés à la disposition des naturels; il en résulta une jalousie entre les chefs de Matavaï et d'Oparré. Le partage du butin excita entr'eux une querelle, dans laquelle les Anglais se mêlèrent, en se divisant eux-mêmes, et en prenant parti pour les uns ou pour les autres; la guerre qui s'ensuivit fut désastreuse pour le district de Matavaï. Ce beau pays fut entièrement dévasté, les maisons brûlées, les arbres fruitiers arrachés ou détruits.

Je chargeai le commandant *du Dédale* d'une lettre pour le gouverneur Phillips, par laquelle je lui demandois une cargaison complète de vivres et de munitions.

Le 4 juillet, *le Dédale* fut de retour à Nootka. Voici quelques incidents de son voyage.

Après avoir terminé sa mission, M. Hergest, commandant *du Dédale*, arriva à la hauteur des îles Marquises. Dans un moment d'une parfaite sécurité, M. Hergest découvrit que le feu avoit pris au vaisseau pendant la nuit. Tous les hommes qui étoient à bord n'avoient pu dormir à cause de la fumée. Il fit lever l'écoutille de la sainte-barbe, il en sortit un nuage épais de fumée qui ne laissa point de doute sur le danger où étoit le vaisseau, car le feu exerçoit ses ravages tout auprès du magasin à poudre. On enleva promptement les barils et d'autres

matières inflammables, telles que du rhum, de l'huile, et des provisions. On y versa une grande quantité d'eau, et l'incendie fut éteint.

Le même jour M. Hergest et plusieurs hommes descendirent à terre. Comme il n'y avoit point de chefs, les Indiens devinrent importuns, et se mirent à voler tout ce qui leur tomboit sous la main.

M. Hergest, voyant qu'il lui étoit impossible de remplir ses futailles, alloit se rembarquer, quand il fut frappé du cri d'un de ses gens : c'étoit un jeune homme à qui, pour se divertir, les naturels tiroient les cheveux et faisoient d'autres espiégleries. Ses efforts pour s'échapper amusoient ces barbares. Le pauvre jeune homme, affecté de tant d'outrages, crioit et versoit des larmes. Pendant que M. Hergest lui reprochoit de montrer cette foiblesse, les naturels

placés derrière lui, arrachèrent son fusil de chasse. Entraîné par un premier mouvement, il cria à son lieutenant de faire feu et de tuer le voleur; mais heureusement, dit M. Hergest dans son rapport, le fusil n'étoit pas amorcé, et j'eus le temps de me rappeler que c'étoit le seul que nous eussions sur le rivage. Si le voleur eût été tué, les conséquences de cet événement eussent pu être fatales.

Ils se retirèrent donc promptement; mais lorsqu'ils furent rentrés dans leur chaloupe, ils s'aperçurent que les insulaires avoient coupé la corde du grappin, qui, par ce moyen, étoit perdu. M. Hergest pensa que s'il fermoit les yeux sur de pareilles actions, ce seroit encourager les insulaires à continuer leurs excès; il fit en conséquence tirer par-dessus leur tête une décharge de mousqueterie. Il n'en

fallut pas davantage pour dissiper cet attroupement.

M. Hergest eut encore quelques difficultés avec les naturels ; et après avoir complété ses provisions, il mit à la voile pour les îles Sandwich. Il s'avança vers la côte nord-ouest de l'île Wohaou.

Dans la matinée du 7 mai il entra dans la baie où *la Résolution* et *la Découverte* avoient mouillé en 1779 ; il ne voulut pas y jeter l'ancre, et se contenta de croiser devant la baie. Il acheta des insulaires quelques cochons, des végétaux, et de l'eau, qu'on lui apporta dans des calebasses.

Le soir il s'éloigna du rivage, s'en rapprocha le lendemain, et mouilla en dépit de sa première détermination. Il alla à terre, accompagné de M. Gooch, astronome. Un autre canot fut destiné à embarquer l'eau. Le grand canot revint le soir avec

cinq personnes seulement au lieu de huit qui étoient descendues à terre. Les cinq matelots annoncèrent que MM. Hergest et Gooch et deux matelots ayant mis pied à terre sans armes pour remplir deux barriques, les naturels les trouvant sans défense, les avoient attaqués sur-le-champ, avoient tué un des Anglais, et emmené le commandant et l'astronome. Quant au second matelot, il s'étoit échappé et avoit rejoint ses camarades, qui aussitôt s'étoient armés de leurs fusils, et se disposoient à délivrer leurs officiers.

De loin ils reconnurent MM. Hergest et Gooch au milieu d'une troupe d'habitants qui les dépouilloient, et les entraînoient vers les collines derrière le village. Ils essayèrent de s'en approcher, mais les insulaires firent pleuvoir sur eux une telle quantité de pierres, qu'ils furent obligés à la

retraite; et comme la nuit approchoit, ils jugèrent plus convenable de retourner à bord.

M. New, premier lieutenant, tint conseil avec les autres officiers. Il fut convenu qu'on louvoyeroit pendant toute la nuit, et que le lendemain on enverroit sur le rivage la grande chaloupe, bien armée et bien équipée, pour faire mettre en liberté, s'il étoit possible, le malheureux commandant et son compagnon d'infortune.

Un vieux chef d'Atooï, ami de M. Hergest, se joignit au détachement pour lui servir d'interprète, et interposa ses bons offices. Il débarqua le premier, et s'avança vers les naturels, avec qui il s'expliqua.

On répondit que M. Hergest et M. Gooch avoient été massacrés pendant la nuit. Les Anglais, instruits de cette fâcheuse nouvelle, renvoyèrent le vieux chef pour réclamer les corps;

..

mais les naturels déclarèrent qu'on les avoit coupés par morceaux et partagés entre les différents chefs.

Après cette conversation, les insulaires se montrèrent en grand nombre sur le rivage, et lancèrent des pierres contre le détachement, qui fit feu plusieurs fois, et fut enfin contraint à se retirer.

Le *Dédale*, sans autre accident, nous rejoignit à Monterey.

CHAPITRE V.

Nouvelle relâche aux îles Sandwich. Renseignements sur le massacre de Metcalf et de ses gens. Bataille simulée entre les Insulaires. Informations sur l'assassinat de M. Hergest. Découverte et punition des coupables. Négociations de paix entre les chefs. Aventures de deux jeunes Indiennes.

Comme je me disposois à quitter la baie de Monterey dans les premiers jours de janvier 1793, deux de nos soldats désertèrent et s'enfuirent dans l'intérieur du pays. Je les réclamai auprès des autorités espagnoles, et l'on promit une récompense de vingt-cinq piastres à celui ou ceux qui ramèneroient un de ces fugitifs.

Nous fûmes plusieurs jours sans avoir de nouvelles des absents ; et comme nous étions obligés de partir, à cause d'un vent favorable, don Quadra me promit d'envoyer les déserteurs à Nootka, aussitôt qu'on seroit parvenu à les arrêter.

Nous fîmes voile pour les îles Sandwich, et arrivâmes sur les côtes d'Owhyhée. Les naturels nous déclarèrent qu'un *tabou* général les empêchoit d'avoir des communications avec nous, et qu'en s'approchant de notre navire ils s'étoient eux-mêmes mis dans le cas d'être punis de mort, si les chefs apprenoient qu'ils eussent transgressé la défense. Cet embargo duroit depuis plusieurs jours, et devoit cesser sous quarante-huit heures.

Nous apprîmes en même temps que Tamahama demeuroit alors à Karakakoa, et qu'il avoit défendu, sous peine de mort, de vendre des

rafraîchissements aux navires européens et américains, à moins que ce ne fût en échange d'armes à feu et de munitions de guerre.

Telles sont les suites funestes de l'imprévoyance de ces aventuriers qui n'ont pas craint de mettre des armes aussi dangereuses entre les mains d'une nation naturellement belliqueuse et entreprenante, et qui ont fait tomber ainsi le prix de la plupart des marchandises d'Europe.

Quand je jugeai que le tabou étoit expiré, je m'approchai de terre, et j'eus quelques conférences avec un chef puissant, nommé *Kahowmatou*. Mais, à mon grand regret, il m'apprit que l'interdiction duroit encore, et qu'il n'étoit pas permis aux naturels de s'embarquer sur leurs pirogues pour nous rendre visite. Cependant il nous reçut à terre dans son habi-

tation, où il étoit entouré de ses femmes.

Arrivé sur la grève, je demandai à Kahowmotou s'il pouvoit venir dîner avec nous à bord. Je n'osai faire la même prière à ses femmes, craignant que le tabou ne les en empêchât; mais elles se faisoient une toute autre idée de cette interdiction. L'une d'elles me dit que s'il leur étoit défendu de s'embarquer sur leurs pirogues d'Owhyhée, rien ne les empêchoit d'entrer dans nos canots qui n'étoient point soumis aux lois de l'île. Je trouvai cette distinction fort ingénieuse: Kahowmotou l'approuva, et les dames furent de la partie.

Le tabou fut enfin levé, et nous pûmes nous procurer des vivres. Je fus honoré de la visite de Tamahama, roi d'Owhyhée. Il vint à bord dans une très-grande pirogue, accompagné de John Young, matelot anglais qui

s'étoit insinué dans les bonnes grâces de ce chef, et avoit beaucoup d'ascendant sur lui. Après les compliments d'usage, Tamahama me dit que la reine son épouse étoit restée dans la pirogue avec plusieurs de ses parents et de ses amis, et qu'ils attendoient que je voulusse les admettre.

Je les fis introduire sur-le-champ : la reine n'avoit que seize ans ; c'étoit une des plus belles femmes que nous eussions vues dans ces îles. Toute la famille royale se conduisit de la manière la plus honnête. Quoiqu'elle fût composée d'un grand nombre de personnes, aucune ne me demanda la moindre chose, et ne parut pas même s'attendre à mes libéralités. Tous mettoient beaucoup de soin à éviter de commettre la moindre offense ; le roi sur-tout poussoit le scrupule jusqu'au point de demander quand et à quelle place il pouvoit s'asseoir.

Les insulaires s'étoient rassemblés en foule autour du vaisseau. Ils demeurèrent parfaitement tranquilles dans leurs canots. Je chargeai Tamahama lui-même de distribuer les présents aux personnes de sa famille et aux courtisans. Je lui offris ensuite un manteau écarlate orné de clinquant et garni de galons de différentes couleurs. Ce vêtement, qui lui tomboit de la tête aux pieds, s'attachoit sur la poitrine avec des rubans bleus; deux miroirs placés vis-à-vis l'un de l'autre donnèrent au prince la facilité de s'admirer, et il en fut dans un ravissement inexprimable. Dans l'ivresse de sa joie, et pour obtenir plus de place, il chassa la plupart de ceux qui étoient montés à bord. Il les suivit bientôt, et après s'être promené quelque temps avec majesté sur le pont, il se plaça dans les endroits les plus apparents et avec une indifférence

affectée, mais, au fait, pour exciter l'admiration et les applaudissements de ses sujets.

Je fis gouverner le lendemain sur la baie de Karakakoa. A peine étions-nous amarrés, que onze pirogues très-grandes s'avancèrent en bon ordre, en formant les deux côtés d'un angle obtus; la pirogue la plus considérable formoit la pointe et avoit trente-six rameurs. Le roi Tamahama étoit sur cette pirogue. Il étoit revêtu d'une robe de toile peinte que le capitaine Cook avoit donnée à Terriobou son prédécesseur. Par-dessus cette robe il portoit un manteau de superbes plumes d'un jaune éclatant, avec une grande queue traînante; sa tête étoit couverte d'un beau casque de plumes. Les dix autres pirogues suivoient exactement tous les mouvements de la pirogue royale. Les rameurs battoient régulièrement la mesure avec leurs

pagayes, en appuyant à droite ou à gauche, suivant les ordres du roi, qui conduisoit cette manœuvre avec beaucoup d'habileté. Les pirogues des insulaires s'éloignèrent à force de rames. Le roi ordonna à celles qui formoient son cortége de se ranger sur une seule ligne à l'arrière du vaisseau; puis la sienne s'avança à force de rames vers *la Découverte*; et malgré la rapidité de sa course, elle s'arrêta brusquement lorsque le roi fut vis-à-vis de l'échelle. En retour des présents que me fit Sa Majesté, je lui donnai cinq vaches, un bélier et deux brebis, qui furent conduits à terre: il possédoit déjà un taureau. Le prince chargea une personne de sa suite d'avoir le plus grand soin de ces animaux, disant qu'ils m'appartenoient.

Cependant le chef Kahowmotou, qui avoit tout observé d'un œil atten-

tif, ne put s'empêcher de se plaindre de l'inégalité que je mettois dans mes présents, et observa que c'étoit une injustice de donner tout le gros bétail à Tamahama, sans en réserver pour lui, pour Tyaana et les principaux chefs. Je répondis que j'avois déjà donné à Kahowmotou cinq brebis, mais qu'au surplus je reviendrois incessamment dans l'île, et que j'apporterois d'autres animaux de cette espèce pour tous nos amis d'Owhyhée. Ma réponse parut le satisfaire; mais tandis que nous étions à dîner, l'arrivée de Tyaana vint nous causer un nouvel embarras (1).

A l'entrée de celui-ci dans la chambre du vaisseau, Tamahama laissa voir sur sa figure les traces d'une

(1) On a vu plus haut que Tyaana jouissoit d'une autorité presque égale à celle de Tamahama.

sombre tristesse. La politesse que je montrois à Tyaana parut augmenter le déplaisir du roi. Dans le cours de la conversation, celui-ci laissa plus d'une fois éclater sa jalousie.

Ensuite le roi eut avec Tyaana une explication dont nous ne comprîmes pas bien le sujet, mais il nous sembla qu'il lui reprochoit d'être venu de la partie nord-ouest de l'île sans lui en avoir donné connoissance ou sans avoir obtenu sa permission. Cette affaire arrangée, ils parlèrent avec enjouement. Le roi reprit insensiblement sa bonne humeur, et une parfaite amitié fut rétablie de tous côtés.

John Young, ce matelot dont j'ai parlé plus haut, et qui étoit devenu favori du monarque, me donna, sur la capture faite par les insulaires de la goëlette l'*Américaine*, dont j'ai parlé, des renseignements plus positifs que ceux que je m'étois procurés jusqu'alors.

La goëlette appelée *Américaine*, et le senau l'*Éléonore* étoient partis de la Chine en 1789. Après être revenus de Nootka, ces deux navires touchèrent à l'île Mowée, l'une des îles Sandwich. Les naturels s'emparèrent d'un canot attaché à l'arrière d'un des bâtiments, et sur lequel étoit un homme. M. Metcalf, commandant de l'*Éléonore*, le fit réclamer, et apprit, à son extrême douleur, que le matelot avoit été assassiné et mis en pièces : cependant les insulaires continuèrent à commercer avec l'équipage. M. Metcalf résolut de se venger, fit charger les canons à boulet et à mitraille. Il taboua le côté de babord, afin de faire passer les pirogues du côté de tribord, et au moment où l'on s'y attendoit le moins, il ordonna une décharge de toute son artillerie. Les canons, étant presque de niveau avec les pirogues des In-

116253

diens, causèrent de grands ravages; des coups de fusil tirés des différentes parties du vaisseau ne furent pas moins funestes. Young me dit qu'il y eut dans cette affaire plus de cent naturels de tués et un plus grand nombre de blessés. Après cette expédition, M. Metcalf quitta Mowée et se rendit à Owhyhée, où il parut vivre en bonne harmonie avec les chefs et les habitants. Young avoit obtenu la permission d'aller à terre et d'y demeurer jusqu'au lendemain. Il entendit, au point du jour, le senau tirer un coup de canon pour le rappeler à bord; mais, à son grand étonnement, il trouva toutes les pirogues indiennes tabouées et mises à sec sur le rivage. Tamahama lui déclara que s'il osoit transgresser l'interdiction, il seroit mis à mort. Il promit cependant de lui fournir le jour suivant les moyens de s'embarquer. Le

soir du même jour, il apprit que la goëlette avoit été prise par les naturels de Mowée, et que M. Metcalf et les quatre hommes de son équipage avoient été massacrés.

Le senau s'approcha néanmoins du rivage, et tira des coups de canon pour avertir Young de retourner à bord; mais le roi connoissant ce qui s'étoit passé, ne vouloit pas permettre à ce jeune homme de s'en aller; cependant il le traita avec bonté, lui assura qu'on ne lui feroit aucun mal, et qu'on le laisseroit partir sur le premier vaisseau qui arriveroit; mais de peur que quelques-uns de ses sujets ne fussent mis à mort, il ne vouloit pas qu'une seule pirogue s'approchât du senau. Tamahama, qui avoit vécu de la manière la plus amicale avec M. Metcalf et les gens de son équipage, conduisit sur-le-champ Young à sa maison, et eut pour lui

toutes sortes de bontés et de soins.

Cependant le roi, fort affligé de ce malheureux événement, rassembla des forces et se rendit sur les lieux. On avoit dépouillé la goëlette de tout ce qu'il étoit possible d'enlever. Le prince exigea qu'elle lui fût remise sur-le-champ, afin de la restituer un jour au propriétaire, si jamais il visitoit Owhyhée. Tamaakmoutou, chef de Mowée, au pouvoir de qui elle étoit, essuya de vifs reproches, tant sur la capture du bâtiment que sur sa cruauté. Il n'y répondit qu'en disant qu'il avoit été jadis maltraité et frappé par le père de l'infortuné jeune homme.

Un matelot étoit encore vivant, quoique couvert de blessures; il se nommoit Isaac Davis. Tamahama en fit prendre le plus grand soin.

A mon arrivée dans l'île je trouvai Davis, et j'appris de sa bouche ce qui

s'étoit passé. Quoique rien ne puisse excuser les procédés odieux de Tamaakmoutou, il faut cependant convenir que l'imprudence de M. Metcalf père est impardonnable. La goëlette en question n'étoit d'abord qu'un bateau de promenade, et avoit été ralongée à la Chine : elle ne portoit que cinq hommes, commandés par un jeune téméraire sans expérience.

Young et Davis n'ont cessé de rester avec Tamahama. Ils le suivent partout ; il les traite avec beaucoup de considération et de respect. Les autres chefs ont pour eux beaucoup d'égards, excepté toutefois Tyaana, qui ne dissimule pas sa jalousie, et a même, dit-on, cherché à attenter à leurs jours.

Dans cette position délicate, Young et Davis avoient plusieurs fois tenté de s'échapper. Un navire américain étant arrivé dans ces parages, ils prirent avec eux deux fusils, un peu de

poudre et des balles. Ils tâchèrent de gagner la chaloupe; mais avant qu'ils fussent au bord de l'eau, ils furent découverts et suivis par une grande foule d'habitants. Ceux-ci n'osoient approcher, de crainte des armes à feu; mais d'autres leur barrèrent le chemin, en arrivant avant eux sur une petite langue de terre. Young fut forcé de frapper un homme avec le bout du canon de son fusil, car il ne vouloit pas faire feu. Le roi arriva bientôt dans sa pirogue, et conseilla d'un ton fort calme à Young et à Davis de retourner sur leurs pas. Il leur assura qu'il feroit tout ce qui dépendroit de lui pour leur rendre la vie plus agréable, mais qu'il ne consentiroit jamais qu'ils quittassent l'île, parce que son peuple se révolteroit à l'instant de leur départ, craignant qu'ils ne provoquassent leurs compatriotes à tirer vengeance.

Tyaana, qui étoit présent, fut d'un autre avis ; il offrit même de conduire les deux Anglais à bord du vaisseau ; mais le roi qui savoit que ce chef méditoit de les noyer en route, les engagea à ne pas accepter la proposition. La confiance que Young et Davis avoient en Tamahama les fit céder à ses instances, et ils s'embarquèrent avec lui. Le roi s'étant apperçu que l'on faisoit quelques violences à Davis, vint le délivrer, et, pour prévenir tout accident, lui ôta son fusil. En même temps plusieurs des naturels se jetèrent sur Young, qui fut blessé avant que le roi pût accourir à son secours. Ce prince ne parvint même à le dégager qu'en donnant aux mutins quelques coups de pagayes. Depuis ce moment jusqu'à notre arrivée, il ne fut plus permis à Young ni à Davis de s'embarquer tous deux en même temps.

On leur déclara que la faute de l'un coûteroit la vie à l'autre. Ils se sont toujours gardé une fidélité inviolable. Ils nous représentèrent Tyaana comme un homme turbulent et ambitieux, doué d'un esprit actif et ne redoutant aucun danger. Depuis qu'il a rapporté de la Chine des armes à feu et des munitions, il a constamment nourri le projet de s'emparer de tous les petits bâtiments qui arrivoient sur la côte de l'île. J'ai parlé de la tentative infructueuse qu'il fit sur le navire la *Princesse Royale*. Pour justifier sa conduite en cette occasion, il disoit que les Espagnols ayant enlevé la *Princesse Royale* aux Anglais, il n'y avoit point de mal de la leur reprendre.

Pendant que j'étois à Karakakoa, je reçus la visite de Kernicouberrey, la veuve de Terriobou. Elle avoit eu non seulement le malheur de voir

massacrer son époux, mais de voir périr toute sa famille. Depuis ce temps elle avoit vécu dans la captivité. Tamahama fut d'abord forcé de la traiter avec rigueur, pour mieux la soustraire à la populace, qui demandoit à grands cris sa mort et celle de tous les partisans de son mari.

Kernicouberrey me dit, d'une voix affoiblie, que nous nous étions connus autrefois, qu'elle venoit avec Tamahama me voir et examiner le vaisseau ; puis elle me présenta un petit casque de plumes, qui étoit tout ce qu'elle pouvoit donner. Tandis qu'elle se promenoit sur le vaisseau, un léger mouvement de joie parut pendant quelques instants soulager le poids de ses douleurs. Quand elle eut examiné tous les objets qui l'entouroient et qu'elle m'eut fait diverses questions sur les personnes qui étoient à bord de *la Découverte* et de *la Résolution*,

je lui offris un assortiment d'objets précieux, tels que je les lui eusse présentés dans un temps où elle jouissoit d'une grande considération, et je fis promettre devant elle à Tamahama qu'il ne lui enleveroit point ces richesses, et ne souffriroit que personne l'en dépouillât.

Un dimanche je fis faire des évolutions à nos soldats de marine, en grand uniforme. La vanité du monarque en fut flattée, mais il regretta de n'avoir pas un habit fait à l'anglaise. Il y substitua le manteau que je lui avois donné. Cette parure attira l'attention de la foule qui nous entouroit. Tyaana et plusieurs autres chefs étoient présents. Ceux-ci paroissoient enjoués et satisfaits, mais l'ambitieux Tyaana ne pouvoit contenir sa jalousie de n'être pas traité avec le respect que l'on montroit à son souverain. Sa colère éclata lorsque nous

traversâmes le village. Il me demanda avec insolence pourquoi je donnois tant de choses à *cet homme*, et si peu à lui-même. Je lui répondis ce que me dicta la prudence ; mais je doute qu'il en ait été satisfait.

Tamahama nous donna le spectacle d'un combat simulé. Environ cent cinquante guerriers formèrent trois divisions à-peu-près égales en nombre. On nous dit de supposer qu'à chaque aile étoient des troupes destinées à lancer des pierres avec leurs frondes.

Les combattants étoient armés de javelines pointues, mais émoussées. Ils s'avancèrent les uns contre les autres, sans paroître dirigés par aucun chef principal. A mesure qu'ils approchoient, ils s'adressoient réciproquement des harangues qui se terminoient de part et d'autre en menaces et en rodomontades ; puis ils firent voler leurs javelines ; beaucoup de

guerriers parèrent les coups avec infiniment d'adresse ; les traits qui portoient faisoient des contusions et des plaies, lesquelles, quoique peu dangereuses, étoient assez considérables, mais ne détruisoient rien de la tranquillité ni de la gaîté de ceux qui les recevoient.

Ces combats n'étoient que des escarmouches, dans lesquelles les guerriers ne prenoient ordre que d'eux-mêmes. Quelques-uns passoient des derniers rangs au front de la ligne, lançoient leurs traits, relevoient ceux qui n'avoient pas porté, et les renvoyoient sur-le-champ à l'ennemi, ou se retiroient lorsqu'ils en avoient ramassé deux ou trois.

Les plus braves s'avançoient jusque sur les premiers rangs du parti contraire, et défioient avec jactance tous leurs ennemis. De la main gauche ils tenoient une javeline, avec laquelle

ils repoussoient froidement les traits qui leur étoient décochés, tandis que de la main droite ils en arrêtoient d'autres au vol et les renvoyoient avec adresse.

Le roi fut le plus habile de tous à cet exercice ; il combattit de manière à exciter notre étonnement et notre admiration : on dirigea contre lui, presque en même temps, six javelines : il en saisit trois en l'air, il en brisa deux avec celle qu'il tenoit de l'autre main, et en se baissant un peu il esquiva la sixième.

Le roi feignoit alors d'avoir été inopinément découvert ; mais ses guerriers serrèrent leurs rangs, lancèrent des javelines, atteignirent l'ennemi, le mirent en désordre, et il nous rejoignit sans avoir la moindre blessure.

On nous fit voir ce qui arrive dans les véritables combats de ces in-

sulaires, lorsque le premier homme est tué, ou qu'il est assez grièvement blessé pour tomber sur le champ de bataille. Il est d'usage de le sacrifier dans le moraï s'il tombe au pouvoir de l'ennemi; aussi fait-on des efforts incroyables de part et d'autre pour se le disputer, et un grand nombre des combattants y perdent la vie. Le premier guerrier blessé tomba du côté de l'armée opposée à celle du roi. L'avantage avoit été jusque-là à-peu-près égal de part et d'autre; mais alors on se battit avec plus d'acharnement, jusqu'à ce qu'enfin l'ennemi plia, et l'armée de Tamahama ramena en triomphe les morts supposés, en les traînant par les talons.

Ces malheureux, qui avoient été foulés aux pieds dans la mêlée, eurent les yeux, les oreilles, la bouche et les narines remplis de sable, mais il ne leur fut pas plutôt permis de se

relever, qu'ils coururent à la mer, s'y lavèrent, et revinrent aussi gais que si rien ne leur fût arrivé.

Les principaux chefs n'avoient pris aucune part à cette action, et n'en avoient pas même dirigé les mouvements. Lorsque la bataille fut finie, les deux partis s'assirent tranquillement à terre, et on feignit de parlementer. On supposa que les chefs arrivoient seulement sur le champ de bataille. Ils s'avancèrent sous l'escorte d'hommes armés de lances fort longues, appelées *pallalous*. Elles ne sont point barbelées, mais fort aiguës, et peuvent faire des blessures très-profondes. Toutes les armes de trait sont barbelées jusqu'à six pouces de la pointe, et ont généralement de six à huit pieds de longueur. Les guerriers, armés de pallalous, marchèrent avec beaucoup d'ordre, et exécutèrent des évolutions diffi-

ciles. Ils s'étoient rangés sur plusieurs lignes régulières et serrées, et formoient des bataillons, qu'il n'eût pas été facile de rompre. Lorsque les deux partis furent en présence, les combattans s'assirent, laissant une centaine de pieds d'intervalle entre chaque corps d'armée, et tenant leurs armes en avant. Après une courte pause, un pourparler commença ; le général ennemi fut censé exposer son opinion sur la paix et sur la guerre : on discuta avec beaucoup de force des deux côtés. Lorsqu'on faisoit des propositions de paix, les pallalous se baissoient vers la terre ; et lorsqu'on menaçoit de la guerre, on en relevoit la pointe jusqu'à une certaine hauteur. Les deux partis paroissoient bien sur leurs gardes pendant que duroient les négociations, qui toutefois ne se terminèrent pas à l'amiable. Les guerriers de chaque côté se levèrent pres-

que au même moment, et formèrent des colonnes serrées qui s'avancèrent lentement l'une contre l'autre. Ce mouvement s'exécuta avec beaucoup d'ordre et de régularité. On changea fréquemment de position.

Cependant les guerriers d'un ordre inférieur combattoient sur les ailes, et lançoient des javelines et des pierres. Le succès paroissoit dépendre de ceux qui étoient armés de pallalous. Ils disputoient vivement chaque pouce de terrain, en parant avec adresse les coups qu'on leur portoit, jusqu'au moment où quelques hommes de la gauche de l'armée ennemie vinrent à plier. Alors les soldats de Tamahama, redoublant de courage et poussant de grands cris, se jetèrent impétueusement sur l'ennemi, rompirent ses rangs, et la victoire se déclara pour les guerriers d'Owhyhée. On poursuivit les fuyards, et l'on feignit

de tuer les deux généraux ennemis. Ceux qui jouoient le rôle de ces deux chefs furent traînés par les talons pour être présentés au roi victorieux, qui étoit censé devoir les sacrifier dans le moraï. Ils montrèrent, après s'être relevés, autant de bonne humeur que les autres.

Souvent ces insulaires mêlent à ces évolutions des combats athlétiques, dans lesquels ils ne se montrent pas moins habiles (1).

Quand il fut nuit, je fis tirer un feu d'artifice en présence du roi et d'un grand concours d'habitants. Tamahama se souvint d'en avoir vu un assez médiocre lorsque Terriobou vint visiter le capitaine Cook; mais les pièces du nôtre étoient mieux conservées, et d'ailleurs plus variées et en plus grand nombre. Les insulaires

(1) Voyez l'estampe en tête du volume.

virent ce spectacle avec un mélange de crainte, d'admiration et de surprise.

Le lendemain Kavahero, chef du district de Kewrona, nous dit que les habitants de son village avoient été alarmés ; ils craignoient que par suite de quelque mésintelligence entre Tamahama et nous, ce prince et son peuple n'eussent été massacrés, et que nous n'eussions détruit toutes les habitations de cette partie de l'île. La plupart des femmes qui étoient à bord de nos bâtiments eurent la même opinion, et il ne fut pas facile de les désabuser.

D'après ce rapport, je crus à propos de ne pas négliger une si belle occasion de donner aux insulaires une idée de notre supériorité, s'ils venoient à commettre des hostilités contre nous ; je leur dis que nos feux d'artifice pouvoient, comme les canons, servir de divertissement, mais qu'on en faisoit

une arme redoutable lorsque l'occasion s'en présentoit. Ils ne parurent nullement en douter, et montrèrent un grand desir d'en avoir quelques-uns pour se défendre contre leurs ennemis. Le roi me fit tant d'instances à ce sujet, que je ne pus m'empêcher de céder à sa demande.

Young et Davis s'étant conduits de manière à mériter notre confiance, je leur remis une douzaine de fusées volantes et six véritables grenades, avec injonction de ne les employer que pour la seule défense de Tamahama. J'avois eu soin de faire remarquer au roi et aux chefs qui venoient nous voir chaque jour, que la paix les rendroit beaucoup plus heureux que l'état de guerre dans lequel vivoient depuis long-temps les rois des différentes îles. Les arguments que j'employai déterminèrent ce prince et son conseil à examiner mes propo-

sitions. Elles avoient pour base les anciennes lois d'Owhyhée, de Mowée et des îles voisines. Je disois qu'il étoit convenable qu'Owhyhée eût un gouvernement séparé, sous l'autorité de Tamahama et de ses héritiers; que la souveraineté des autres îles appartînt à Tytire et à Tayo qui en étoit en possession.

Il fut convenu qu'après mon arrivée à Mowée j'interposerois mes bons offices pour rétablir une paix durable et fondée sur ces principes, et que j'écrirois une lettre à Young, pour l'instruire des progrès de la négociation. Tamahama me promit, en ce cas, de ratifier ce qui auroit été conclu. Dans sa dernière visite, Tamahama me fit présent d'un beau manteau de plumes jaunes et rouges, et d'une petite collection de curiosités du pays; en même temps il me remit le superbe manteau de plumes qu'il

portoit le jour de la visite de cérémonie qu'il nous fit peu de temps après notre arrivée. Lorsqu'il m'en eut fait remarquer la beauté, et qu'il m'eut montré deux trous faits par les flèches de l'ennemi dans un combat, il le replia soigneusement, et me pria de l'offrir, en son nom, à sa majesté le roi George. Il me dit que personne autre que lui-même ne s'en étoit servi, et il me conjura d'empêcher qui que ce fût d'y toucher; comme il n'y avoit rien de plus précieux dans toute l'île d'Owhyhée, c'étoit pour cette raison qu'il l'envoyoit à un aussi grand monarque que le roi d'Angleterre. Je lui donnai toutes les assurances les plus formelles de remplir positivement ses intentions.

Le jour où nous mîmes à la voile, Tamahama vint en cérémonie prendre congé de nous dans une de ses plus grandes pirogues; je lui avois donné,

pour décorer ce bâtiment, un assortiment de voiles, un pavillon et une flamme. Il paroissoit enchanté, et nous fit observer que quelques pierriers bien montés y donneroient une meilleure apparence. J'en convins, mais ces mots, *tabou*, *roi George*, lui fermèrent complètement la bouche.

D'Owhyhée nous passâmes à l'île Mowée.

Tityre, roi de ce pays, craignit que nous n'eussions pour objet de venger le meurtre commis à Woahou sur la personne de MM. Hergest et Gooch. L'incohérence des rapports qu'on m'avoit faits sur cette affaire me faisoit vivement desirer d'entendre Tityre et Taïo. Un des insulaires, qui nous servoit de pilote, plaida éloquemment la cause de ces chefs, et nia formellement que cet assassinat eût été commis par ses ordres : il ajouta même que loin que la

conduite des meurtriers eût été approuvée par leur chef, elle avoit, au contraire, excité son courroux; que Tityre, après avoir appris cet événement funeste, avoit fait mettre à mort les coupables; que trois avoient perdu la vie. J'avois, en effet, déjà entendu dire à Owhyhée que trois des principaux assassins avoient été punis de mort par ordre du roi.

Tityre vint nous voir, après avoir fait annoncer sa visite par un jeune homme né aux États-Unis d'Amérique, et déserteur d'un bâtiment américain. Il parut enfin. Rien n'indiquoit en lui l'autorité souveraine dont il étoit revêtu. Son arrivée n'augmenta pas la foule des naturels sur le rivage ni celle des pirogues au bord des vaisseaux. Il se rangea hardiment le long du bord, mais ne monta sur le bâtiment qu'avec défiance, et étoit accompagné de plu-

sieurs chefs, qui ne le quittèrent pas. Il avoit plus de soixante ans; il étoit maigre et extrêmement affoibli. Je jugeai que l'usage immodéré de l'ava avoit beaucoup nui à sa santé; cependant il conservoit sur sa physionomie un caractère d'enjouement et de vivacité.

Après quelques moments d'entretien, je traitai la question de la paix, dont la négociation m'étoit confiée. Le roi et toutes les personnes qui l'accompagnoient me parurent la desirer vivement: ils semblèrent convaincus de mes intentions, mais n'avoient pas la même confiance dans le parti contraire. Je m'efforçai de détruire leurs préventions à cet égard; je leur dis que Tamahama et son peuple ne souhaitoient pas moins une réconciliation, et qu'ils exécuteroient strictement les conditions qui seroient stipulées.

La délibération fut suspendue jusqu'à l'arrivée de Taïo.

Je demandai ensuite à Tityre pour quelle offense MM. Hergest et Gooch avoient été massacrés. Tous me déclarèrent solennellement qu'aucun chef n'y avoit participé, que le meurtre avoit été commis par de vils brigands, et qu'on avoit fait punir trois [illegible] assassins, les seuls qu'on eût pu découvrir; les autres s'étoient enfuis dans les montagnes. Je requis la punition de ces derniers, et demandai que le châtiment leur fût infligé, non par nous, mais par leurs compatriotes; que l'exécution eût lieu près du vaisseau, et que l'on fît bien connoître aux habitants que ces misérables étoient punis pour le crime commis à Woahou, et non pour un autre délit. Je demandai en outre que l'on publiât une déclaration portant que quiconque à l'a-

venir commettroit une pareille atrocité, seroit puni de la même manière.

Toutes mes propositions furent acceptées. En effet, peu de jours après on amena dans une pirogue trois prisonniers, qu'on nous dit être complices de l'assassinat : je remarquai ces hommes ; ils étoient tatoués et pointillés d'une manière conforme à la description qui m'avoit été faite des meurtriers. Avant de les faire punir, je desirois acquérir des preuves suffisantes. Dobson, un des gens de l'équipage du *Dédale*, les reconnut sans hésitation. La même déclaration fut faite par des naturels, témoins oculaires de l'événement.

Le jour étant très-avancé, je remis l'exécution au lendemain, malgré l'instance des chefs, qui auroient voulu qu'elle se fît sur-le-champ. Je desirois que le plus grand nombre possible d'insulaires assistassent au terrible

châtiment que les coupables s'étoient attiré.

Le jour suivant, après déjeûner, je fis de nouveau interroger les prisonniers, en présence de tous les témoins, et cherchai à obtenir l'aveu de leur crime, ou à leur donner les moyens de se justifier. Ces misérables répondirent qu'ils ignoroient absolument le meurtre dont on leur parloit. Cette allégation étoit contr'eux une sorte de preuve, car il n'étoit pas facile de croire qu'ils ne connussent pas, ou même eussent oublié tout ce qui s'étoit passé dans l'île à ce sujet. Après ce nouvel interrogatoire, nous ne vîmes point de raison, ni mes officiers ni moi, pour changer notre première opinion, ni pour nous empêcher de livrer les coupables à ceux de leurs compatriotes qui devoient exécuter la sentence de mort.

L'exécution se fit dans une double

pirogue, placée le long du vaisseau, vis-à-vis du rivage; et pour la rendre aussi imposante qu'il étoit possible, une garde de soldats de marine et de matelots fut rangée sur le pont, du même côté du vaisseau.

Afin de pourvoir à tout en cas de révolte, le reste de l'équipage étoit derrière les canons. Un des trois criminels avoit de longs cheveux, et on les coupa pour les présenter, suivant l'usage, en tribut, au roi de l'île. Je fus révolté de l'insensibilité que montrèrent en cette circonstance Tennavy et un autre chef chargés de l'exécution. Non seulement ils détachèrent la chevelure de la manière la plus brutale; mais devant le malheureux qui alloit périr, et sans avoir la moindre pitié pour son état, ils se disputèrent l'honneur de la porter au monarque. Quand cette odieuse contestation fut termi-

née, les coupables furent conduits l'un après l'autre dans la pirogue, où on leur lia les pieds et les mains; ils furent mis à mort par Tennavy leur propre chef, qui leur brûla la cervelle d'un coup de pistolet. Il remplit avec tant de dextérité cette fonction, que chacun des criminels expira au moment de l'explosion même.

Toute la conduite et la physionomie de Tennavy me convainquirent que les trois insulaires qui venoient d'être mis à mort étoient réellement les coupables, et que les chefs n'avoient point fait punir des innocents pour mieux cacher leur crime.

Les corps furent portés à terre. La plupart des naturels qui avoient été témoins de l'exécution les accompagnèrent, et donnèrent une sorte d'appareil au convoi en pagayant lentement. Ils s'arrêtèrent quelque temps

à la moitié du chemin, et nous entendîmes des lamentations qui durèrent jusqu'au débarquement.

Je proposai de suspendre ces corps à des arbres, comme on expose sur les grands chemins les criminels dans quelques contrées d'Europe; mais on m'objecta qu'un tel spectacle seroit inconvenant dans le pays, qu'il seroit contraire aux idées religieuses, et qu'il offenseroit sur-tout les prêtres. On ajouta que l'exposition n'étoit nullement nécessaire, et qu'il n'y avoit dans l'île personne qui ne fût instruit du châtiment et effrayé par l'exemple.

Je demandai pourquoi si peu d'insulaires s'étoient montrés dans ce moment. On répondit que le messager par lequel je les avois invités à assister au supplice des coupables en avoit été la cause; il en étoit résulté des soupçons trop justifiés par la conduite

que des navigateurs européens ont souvent tenue quand il est survenu des querelles entr'eux et les chefs du pays. On a vu des capitaines de vaisseaux marchands Anglais ou Américains inviter, sous prétexte d'une réconciliation, les insulaires à se rendre le long de leur bord, et à faire des échanges comme à l'ordinaire, jusqu'à ce qu'il y en eût un grand nombre de rassemblés. Alors les capitaines avoient fait tirer à mitraille et foudroyer impitoyablement les pirogues, aussi long-temps qu'elles s'étoient trouvées à portée du canon.

Ces tristes opérations ne m'avoient point fait perdre de vue la mission diplomatique dont je m'étois chargé auprès des chefs de l'île Mowée et des îles voisines. Tityre et Taïo entrèrent absolument dans mes vues, et je dis qu'il ne falloit pour cela d'autres for-

malités qu'une lettre de moi à un Anglais qui résidoit auprès de Tamahama; qu'à la réception de cette lettre, contenant leur assentiment à mes propositions pacifiques, toutes hostilités cesseroient. Enfin j'ajoutai que je garantissois le traité de paix, et que si Tamahama et les chefs d'Owhyhée osoient l'enfreindre, je leur retirerois pour jamais mon amitié.

Après ces explications, je leur laissai la liberté entière de se décider pour la paix ou pour la continuation de la guerre. Leur délibération ne fut pas longue, et ils se déclarèrent unanimement pour la paix.

Taïo me pria de le conduire à Owhyhée sous ma protection, afin qu'il pût traiter en personne avec Tamahama, et terminer à l'amiable les divers objets de litige. J'acceptai sa proposition, et rendis compte de cette circonstance dans la lettre que

j'envoyai à Tamahama par un des officiers de Taïo.

Tout cela étant heureusement terminé, je partis pour l'île d'Atooï. Nous rencontrâmes une flotille de pirogues remplies d'insulaires. Une d'elles étoit remarquable par sa longueur : c'étoit la plus belle que nous eussions vue dans tout le cours de nos voyages dans ces îles. Elle avoit soixante-un pieds de longueur, c'est-à-dire, quatre pieds de plus que la plus grande d'Owhyhée. Elle étoit profonde et large à proportion. Le travail étoit d'une exécution parfaite. Mais ce n'étoit pas seulement la forme de cette pirogue qui étoit digne de notre attention : elle avoit été construite avec le bois d'un pin très-élevé; comme ces îles ne produisent point d'arbres de cette espèce, et que les naturels me dirent que celui qu'ils avoient employé avoit été jeté par

la mer sur les côtes, je pensai qu'il venoit d'une des parties de la côte de l'Amérique septentrionale.

On resta quelque temps sans en faire usage, dans l'espoir qu'il arriveroit un autre arbre de la même grosseur. Les naturels eussent alors construit une double pirogue, la plus superbe qu'on eût vue dans leurs îles. Leur patience s'étant épuisée, ils se contentèrent d'en faire une seule pirogue, qui, par la légèreté de son balancier, marche fort bien et porte les nouvelles à Taïo, lorsqu'il est absent de ses domaines.

La mer dépose fréquemment des arbres de cette sorte sur les côtes septentrionales de ces îles, mais ils sont plus petits, et l'on en fabrique des embarcations de moyenne grandeur. Ce que je viens de dire suffira pour expliquer comment les habitants de l'île de Pâques, où il ne croît point

d'arbres, se procurent le bois de leurs pirogues, puisque cette île est de quatre-vingts lieues plus près de l'Amérique méridionale que celle d'Atooï ne l'est des côtes septentrionales du même continent.

La pirogue dont je viens de parler étoit chargée de plusieurs prisonniers que l'on amenoit à Taïo. On y portoit en triomphe les os des jambes de deux chefs rebelles qui avoient soulevé le peuple dans l'île d'Atooï.

Quand nous y fûmes arrivés, nous apprîmes de Williams, de Rowbottom et des autres Anglais, les détails de l'insurrection. Enemoh, régent de l'île, avoit excité le mécontentement général, en faisant mettre à mort plusieurs insulaires de distinction et confisquer les propriétés de plusieurs autres, sur une accusation de sorcellerie, car les habitants des îles Sandwich sont géné-

ralement livrés à cette superstition. Williams, Rowbottom et cinq autres matelots anglais ou américains, qui depuis notre dernière visite avoient déserté de plusieurs navires de commerce, ayant pris parti pour le gouvernement, avoient puissamment contribué à étouffer la révolte dans son principe : aussi les naturels leur en témoignoient-ils leur reconnoissance.

Enemoh vint me rendre visite et monta à mon bord. Il avoit perdu toutes ses forces : ses membres étoient couverts d'une peau lâche et ridée ; son corps offroit l'aspect hideux d'écailles blanches et sèches. Je ne fus pas moins affligé que surpris de ce que ce vieillard, dans un tel état, se fût exposé aux fatigues d'une pareille visite, qui, au surplus, n'en étoit que plus flatteuse pour moi.

Malgré toutes ses infirmités, Ene-

moh conservoit son enjouement et sa vivacité d'esprit. Nous nous fîmes des présents réciproques. Il fut enchanté de recevoir de moi un manteau écarlate et un assortiment complet des outils d'un armurier. Ces outils sont d'autant plus précieux ici, que les naturels aiment beaucoup à travailler le fer eux-mêmes, d'après leurs idées et suivant l'usage auquel ils veulent l'employer.

Enemoh me fit plusieurs questions judicieuses et très-fines. Il me témoigna sa satisfaction des peines que j'avois prises pour établir entre toutes les îles une paix générale et solide.

Il me demanda si je consentirois à le prendre à bord lorsque je retournerois en Angleterre. Son plus grand desir étoit de voir ce pays, de jouir du plaisir de s'entretenir avec le roi Georges ; et il ajouta qu'ensuite il mourroit en paix. Ses instances furent

si vives, que je crus devoir lui promettre de le contenter.

Je m'occupai dans cette même île d'un établissement pour les deux femmes que j'avois embarquées à Nootka au mois de novembre précédent. Elles avoient été, comme je l'ai dit, enlevées de force à Onéehow, et absentes depuis plus d'un an de leur patrie.

Parmi les différents bruits que les négociants des États-Unis ont eu l'art de répandre à Nootka, au préjudice des sujets de la Grande-Bretagne qui font le commerce sur cette côte, ils ont assuré positivement que quelques capitaines anglais y avoient emmené des naturels des îles Sandwich, et les avoient vendus contre des fourrures. On citoit en particulier ces deux femmes, dont M. Baker, commandant de *la Jenny*, avoit, dit-on, disposé de cette manière immorale.

Cette aventure étoit même racontée avec tant de circonstances qui la rendoient probable, que don Quadra et la plupart des officiers espagnols y avoient ajouté foi. L'arrivée de *la Jenny* dans le port de Nootka démontra enfin la fausseté de ce récit. Les deux Indiennes ne se plaignoient aucunement d'avoir été maltraitées par M. Baker; mais je dois dire que la conduite de ce capitaine étoit répréhensible. Ces deux femmes prétendoient qu'elles étoient entrées sur le navire avec plusieurs autres Indiennes, à qui l'on permit de retourner à terre, mais que pour elles on les renferma dans la chambre du capitaine jusqu'à ce que le vaisseau eût mis à la voile et se fût éloigné d'Onéehow. M. Baker a rejeté cette violence sur ses matelots, et a prétendu n'en avoir pas été instruit. Quoi qu'il en soit, il avoit reconnu lui-même l'in-

justice d'un tel procédé; et pour le réparer autant qu'il étoit en lui, comme sa route ne le conduisoit pas aux îles Sandwich, il me pria de prendre ces deux filles à mon bord, et je m'acquittai volontiers de la commission.

Elles étoient toutes deux natives d'Onéehow : l'une, âgée de quinze ans, se nommoit *Tahiopiah*, et appartenoit à une famille de quelque importance; l'autre, appelée *Tymarow*, avoit cinq ans de plus, et n'étoit pas d'un rang aussi distingué.

Peu de temps après son embarquement sur *la Découverte*, Tahiopiah, pour quelques motifs qu'il me fut impossible de me faire expliquer, changea son nom en celui de *Raheina*, que depuis elle a toujours conservé.

Notre relâche aux établissements espagnols procura à ces jeunes filles

quelque dédommagement du voyage ennuyeux et pénible auquel on les avoit contraintes. La vue des chevaux, des bêtes à cornes, des autres animaux, et celle d'une multitude d'objets qui étoient absolument nouveaux pour elles, les amusa beaucoup.

Elles consentirent sans hésitation à monter sur un cheval. Un homme tenoit leur monture par la bride, et elles coururent ainsi sans témoigner aucune crainte. Elles prirent part à tous les divertissements que nos amis espagnols eurent l'honnêteté de nous procurer.

Elles ne furent pas moins enchantées de nos soins et de notre bienveillance, qu'elles ne furent surprises de la manière dont vivent ensemble parmi les nations civilisées les personnes des deux sexes. Elles ne jouirent que peu de temps de ces plaisirs. Bientôt après notre arrivée à Mon-

terey, elles furent attaquées d'une maladie dangereuse; et quoique l'on eût employé tous les moyens qui étoient en notre pouvoir, elles ne recouvrèrent une santé parfaite que lorsque nous arrivâmes à Owhyhée. Les mœurs européennes avoient beaucoup d'attrait pour elles, et dans une société, quelque nombreuse qu'elle fût, elles se conduisoient avec une décence faite pour nous surprendre.

Leur nouveau vêtement y contribuoit peut-être, et il produisit, surtout en Raheina, une délicatesse de mœurs qui se fit remarquer en plusieurs occasions. C'étoit une redingotte; il n'y avoit point d'habillement qui leur convînt davantage dans leur situation, et nous ne pouvions pas leur en procurer un meilleur. Elles comprirent bientôt que les jupons avoient été imaginés autant pour la décence que pour procurer de la

chaleur, et en très-peu de temps elles s'accoutumèrent si bien à cette partie de leur vêtement, que lorsqu'elles montoient ou descendoient les escaliers par lesquels on communiquoit avec les diverses parties du vaisseau, elles prenoient autant de soin de ne pas montrer la cheville de leurs pieds que si elles avoient été élevées par la plus sévère gouvernante.

Raheina étoit singulièrement attentive sur ce point. Il est vraisemblable que son extrême jeunesse la rendoit plus susceptible de conserver des impressions nouvelles que son amie Tymarow, qui étoit plus avancée en âge.

L'élégance de la taille de Raheina, la douceur et la régularité de ses traits, l'expression délicate de toute sa physionomie, lui donnoient, du côté des charmes, une supériorité marquée sur la plupart de ses compatriotes de son

sexe. Elle joignoit à ces avantages une sensibilité, une vivacité d'esprit, une égalité d'humeur, et une complaisance fort au-dessus de ce qu'on pouvoit attendre de son éducation. La conduite de l'une et de l'autre fut telle, qu'elles acquirent l'estime et la bienveillance de toutes les personnes qui étoient à bord, et je m'occupai avec sollicitude de leur bien-être.

Onéehow étoit le lieu de leur naissance et de leur demeure; mais à mon arrivée à Owhyhée, j'appris que l'île étoit presque abandonnée, à cause d'une sécheresse qui, l'année précédente, en avoit presque détruit toutes les productions. Je pris la résolution de débarquer ces deux filles à Atooï.

Je craignis qu'on ne leur imputât à crime la manière dont elles avoient été forcées de vivre avec nous : elles avoient mangé avec des hommes,

ce que les lois du pays considèrent comme une action si odieuse, qu'elles la punissent de mort. Je pris en conséquence beaucoup de peine pour convaincre de leur innocence Taïo et Tityre. Ces deux chefs me promirent solennellement que, pendant notre relâche dans l'île, elles ne seroient aucunement inquiétées et seroient sous leur protection. Lorsque Enemoh vint à bord, je lui fis les mêmes prières en présence de Raheina et Tymarow. Il me promit de protéger leur personne et leurs propriétés. Tous les chefs qui accompagnoient le régent me firent les mêmes protestations; en conséquence, je résolus d'acheter un terrain pour mes deux protégées. Enemoh ne voulut pas y consentir, mais il donna l'ordre à Oeachew, un de ses principaux officiers, de leur assigner à chacune une terre dans le district de Whyméo. Oeachew parut

se prêter de bonne grâce à cet arrangement.

Pour que la donation fût plus solide et plus respectée, je demandai que les maisons et les terres me fussent cédées à moi personnellement en pleine propriété, et que nul n'en pût disposer que de mon consentement. Les choses ayant été disposées de la sorte, je permis à Raheina et à Tymarow d'y établir leur demeure. Oeachew fixa dès le lendemain matin l'espace de terre qui faisoit l'objet de la donation. Il me fit voir dans l'après-dînée deux terrains fort bien situés et voisins l'un de l'autre. Ces domaines faisoient partie d'une vallée très-fertile : ils étoient d'une étendue considérable, et ce fut précisément ce qui m'inspira des doutes sur la sincérité des intentions du régent. Mais ces inquiétudes furent dissipées par les protestations d'Oeachew et le

témoignage de la plupart des insulaires, qui me dirent qu'Enemoh devoit concéder aussi à d'autres particuliers des domaines semblables.

Chacune de ces Indiennes prit possession de son domaine. Toutes deux nous témoignèrent, avec chaleur et sensibilité, leur reconnoissance des soins que nous venions de prendre d'elles, et des égards que nous leur avions montrés pendant tout le temps qu'elles étoient restées à bord.

Au moment de mettre à la voile, elles nous accompagnèrent jusqu'au rivage, et nous firent les plus tendres adieux.

CHAPITRE VI.

Départ des îles Sandwich. Arrivée à Nootka-Sound. Empoisonnement de quelques matelots. Combats des équipages des chaloupes contre les Indiens.

Nous partîmes des îles Sandwich dans les premiers jours d'avril, et passâmes de nouveau sur la côte d'Amérique.

Après avoir relâché à Nootka-Sound, nous entrâmes dans une autre baie, nommée *Anse de la Restauration*. Nous y trouvâmes une troupe d'Indiens, composée d'une centaine de personnes qui se conduisirent très-bien. Parmi les peaux qui furent mises en vente, je distinguai celle d'un animal d'une espèce particulière,

et dont le poil laineux est employé par les Indiens du nord-ouest de l'Amérique à la fabrication de leurs vêtements. Cette peau étoit trop grande pour appartenir à un quadrupède de la race du chien, comme nous l'avions supposé au premier coup-d'œil. Toutes les peaux de cette espèce avoient, non compris la tête, la queue et les jambes, cinquante pouces de long sur trente de large. La quantité de la laine étoit proportionnée aux dimensions de la peau. Elle croît principalement sur le dos et les épaules, d'où sortent de longs poils rudes. D'autres poils de même espèce couvrent tout le corps de l'animal, et cachent entièrement la laine qui est de belle qualité. Ces fourrures étoient extrêmement blanches; le cuir étoit très-épais, mais trop mutilé pour qu'il fût possible de reconnoître les formes de l'animal. Les femmes

que nous vîmes avoient, suivant la méthode de ces contrées, une incision à la lèvre supérieure, et dans cette incision étoit un morceau de bois ovale (1).

C'est une singularité très-remarquable, que dans les régions de la Nouvelle-Géorgie, où la plupart des habitants ont des vêtements de laine, nous n'ayons jamais rencontré l'animal qui la leur procure; et quoique j'aie eu sujet de croire que ce même animal étoit commun dans les environs du lieu où nous étions à l'ancre, il n'y avoit cependant aucun des naturels qui eût des vêtements de cette matière. Ils portoient des peaux de loutres de mer, ou des vêtements d'écorce de pin.

Nous considérâmes d'abord les

(1) Voyez les relations de Cook, Dixon et La Pérouse.

habitants de cette contrée de la côte, comme étant d'une plus belle race que ceux qui sont plus au Sud; mais la différence nous parut moins sensible lorsque nous en eûmes vu un plus grand nombre. Il faut peut-être l'attribuer à ce que nous étions plus familiarisés avec leur figure.

J'avois envoyé deux canots visiter la baie. Les personnes qui en composoient l'équipage déjeûnèrent en mangeant des moules, qui leur parurent agréables au goût: mais, peu de temps après le déjeûner, tous furent saisis d'un engourdissement aux muscles du visage, aux pieds et aux mains; bientôt ils eurent tout le corps affecté de la même manière, avec des maux de cœur et des vomissements.

L'officier qui commandoit ce détachement avoit éprouvé en Angleterre un accident de cette nature. Il se rappela qu'une transpiration abon-

dante l'avoit soulagé. Il saisit aussitôt une rame, et encouragea les matelots à ramer de toutes leurs forces, pour provoquer la sueur. Il donna lui-même l'exemple; mais à l'instant où la fatigue les força d'interrompre cet exercice violent, les symptômes devinrent plus fâcheux; il fallut porter trois des matelots à terre.

Dans cette circonstance il étoit besoin de prompts remèdes, et le commandant du détachement n'en avoit aucun à sa disposition. Il imagina de faire chauffer de l'eau, afin de leur en faire boire une grande quantité, et de procurer ainsi leur guérison. Un matelot, nommé *Carter*, étoit le plus malade de tous. On lui frotta les tempes et toutes les parties du corps; on lui appliqua sur l'estomac des étoffes de laine bien chaudes; mais tous ces soins furent inutiles. Le pauvre malheureux n'eut pas même

la force d'avaler de l'eau chaude, et il expira une demi-heure après avoir été exposé sur le rivage. Sa mort fut si tranquille, que pendant quelque temps on en douta; mais quelques minutes après ses lèvres se noircirent; son visage, son col et ses mains étoient extrêmement enflés.

Tel fut le fol entêtement des autres malades, qu'ils ne se décidèrent à boire de l'eau chaude que lorsqu'ils surent que Carter avoit rendu le dernier soupir. Une leçon aussi terrible les ayant déterminés à suivre les conseils de leurs officiers, le remède produisit son effet; et, s'ils ne furent pas entièrement rétablis, on conçut du moins l'espoir de les sauver.

Il paroît que ce funeste accident avoit pour cause, non pas la quantité des moules qu'on avoit mangées, mais le poison qui se trouvoit dans quelques-uns de ces coquillages. Le com-

mandant de la chaloupe pensa que ceux que l'on ramassa sur le rocher étoient sains, mais que ceux qui étoient épars sur le rivage contenoient un venin mortel. Il avoit mangé une grande quantité des premiers, et n'en fut pas incommodé.

Ce désastre retint le canot pendant environ trois heures. On rembarqua le corps de Carter. On fit prendre du thé aux trois autres matelots malades : on les fit monter dans un canot, où on les tint chaudement. J'ai nommé *baie de Carter* le lieu de la côte où cet événement s'est passé.

Les moules étoient tellement dangereuses, qu'on eut beaucoup de peine à rendre la santé aux trois malades. Sans doute que les navigateurs qui nous suivront sur cette côte, instruits par l'exemple de nos matelots, éviteront de pareils dangers ; mais ce fut pour nous, sous tous les rapports, un

événement fâcheux. Cette sorte de coquillage étant très-abondant sur la côte, il nous offroit de tous côtés un mets agréable et rafraîchissant. La prudence nous imposoit désormais la loi de nous en abstenir. C'étoit une privation très-sensible dans notre position, sur-tout pour les détachements qui emportoient ordinairement peu de vivres avec eux.

Vers la fin de juillet, comme nous continuions à prolonger cette côte en remontant vers le nord, j'envoyai sur le rivage plusieurs canots. Je commandai en personne une de ces expéditions. A l'instant où nous nous dirigions vers un promontoire, nous apperçûmes quelques Indiens montés sur des pirogues de grandes dimensions. Les chansons de ceux qui les conduisoient nous firent croire qu'ils avoient des intentions honnêtes et pacifiques. Deux ou trois sauvages

montés sur une petite pirogue nous abordèrent sans crainte, acceptèrent quelques couteaux, de la meilleure grâce du monde, et se comportèrent très-loyalement. Nous achetâmes d'eux quelques fourrures.

Quoique ces hommes fussent armés, ainsi que tous les naturels que nous rencontrions ordinairement, je crus pouvoir descendre à terre, laissant M. Puget, un de mes officiers, dans la chaloupe. Peu de temps après ils devinrent mutins et tumultueux. A mon retour, M. Puget m'apprit qu'ils avoient essayé de voler différents objets, et qu'il leur croyoit de mauvaises intentions.

Pour m'en débarasser, je donnai ordre d'éloigner la chaloupe du rivage; mais pendant cette manœuvre ils jetèrent de grands cris; ils entourèrent même la chaloupe, et parurent vouloir chercher à nous fermer le passage: cepen-

dant nous étions déjà loin de la côte et nous faisions usage de nos rames, lorsque la plus grosse des pirogues, que dirigeoit une vieille femme, nous aborda. La vieille, qui se faisoit remarquer par un ornement de bois à la lèvre inférieure, paroissoit fort méchante. Elle saisit notre ligne de sonde, et s'en servit pour attacher sa pirogue à notre chaloupe, tandis qu'un jeune homme, chef de la troupe, et qui portoit un masque représentant une tête de loup, s'assit sur le bord de notre embarcation. Alors un des Indiens s'empara d'un de nos fusils. Notre situation étoit critique et alarmante. Pour comble d'embarras, l'autre chaloupe étoit trop éloignée pour nous secourir. Afin de lui donner le temps d'arriver, je jugeai à propos d'entrer en négociations. J'avançai donc, armé de mon fusil, pour parler au chef: aussi-

tôt les Indiens, au nombre de cinquante, saisirent leurs dagues et agitèrent leurs lances ; néanmoins je n'avois pas encore perdu tout espoir de rétablir la paix. Sur mes vives instances le chef sortit de ma chaloupe, et me fit entendre, par signes, que si je voulois quitter mon fusil, ses compatriotes baisseroient leurs armes. Cette condition fut exécutée de part et d'autre. Je crois même qu'il ne seroit rien arrivé de plus fâcheux si la malheureuse femme n'eût excité, par ses vociférations, les Indiens à nous attaquer. Un vieillard, dont les traits annonçoient la férocité, la secondoit par ses harangues : celui-ci, aidé de ses compagnons, saisit une partie de nos rames, et nous empêcha d'en faire usage.

M. Puget et moi nous mîmes en usage tous les moyens possibles de conciliation, et parvînmes encore

une fois à faire quitter les armes à ces sauvages.

Quelques instants après, pendant que je tournois le dos, les Indiens recommencèrent à devenir turbulents, en vinrent à des voies de fait, et nous lancèrent quelques dards. Ils s'emparèrent, dans notre chaloupe, de tout ce qu'ils purent atteindre, et commirent d'autres actes de violence. Notre perte sembloit inévitable; il y avoit peu d'apparence que nous pourrions nous délivrer de tant d'ennemis.

Quoiqu'il ne se fût écoulé que dix minutes depuis mon retour du rivage, l'autre chaloupe étoit cependant arrivée à portée du pistolet. Bien convaincu que notre patience avoit enhardi les Indiens, et voyant que le seul moyen d'échapper à la supériorité du nombre, étoit de recourir à nos armes, j'ordonnai de faire

feu. Les équipages des deux embarcations tirèrent au même instant ; les Indiens furent effrayés ; ceux qui étoient dans les petites pirogues se jetèrent à la mer ; ceux qui étoient dans les grandes, se portant tous du même côté, élevèrent le bord de leur embarcation, de manière à être à l'abri de notre feu. Ils n'avoient laissé sur le canot, outre la caisse d'armes, qu'une carabine, un mousquet, un fusil de chasse et une paire de pistolets de poche. Ils avoient volé trois mousquets, un fusil, deux gibernes, quelques livres, et des effets de peu de valeur. Il nous restoit cependant des moyens de défense suffisants, et j'ordonnai de détruire les pirogues de cette tribu perfide, afin d'en faire un exemple. Comme on se disposoit à exécuter ce dessein, j'appris que deux de nos rameurs étoient dangereusement blessés. D'après cet avis,

on ne songea plus à punir l'agression des sauvages.

Cependant ceux-ci s'étant retirés sur le rivage, étoient montés sur des rochers élevés, et de là ils faisoient pleuvoir sur nous une grêle de pierres. Il en arriva quelques-unes jusqu'à nous, et nous répondîmes par un coup de fusil.

J'appelai *Anse des traîtres* l'endroit où cette scène s'est passée. Les Sauvages étoient armés de fusils; mais il paroît que ces armes n'étoient pas en bon état, car un des chefs m'ayant couché en joue pendant l'action, le coup ne partit pas, et il jeta son mousquet pour prendre une lance.

Les fusils et les autres marchandises d'Europe que nous leur vîmes étoient une preuve qu'ils avoient des rapports avec des bâtiments de commerce. Le premier d'entr'eux qui

vint nous voir nous donna lieu de croire que les Blancs les avoient indignement trompés. Il nous fit entendre, par des signes non équivoques, qu'on leur avoit vendu des armes à feu qui avoient crevé dans leurs mains ; fraude qui n'a été que trop souvent employée sur cette côte, ainsi qu'aux îles Sandwich. Ces Indiens trouvoient nos fusils bien supérieurs aux leurs. Peut-être furent-ils tentés d'enfreindre les lois de la justice pour s'emparer de vive force d'objets aussi précieux, afin de se dédommager de la friponnerie dont les avoit rendus victimes l'avidité des marchands de fourrures.

CHAPITRE VII.

Refroidissement des officiers Espagnols de Nootka. Retour aux îles Sandwich. Réconciliation de Tamahama avec sa femme. Incidents divers. Spectacles.

Nous passâmes à Nootka une partie des derniers jours de septembre ; il ne nous y arriva rien de remarquable. Le 8 octobre nous reprîmes notre voyage, en nous dirigeant vers le sud. Nos deux vaisseaux, *la Découverte* et *le Chatam*, relâchèrent au port San-Francisco, et de là se rendirent à Monterey, où nous fûmes rejoints par le navire de transport *le Dédale*.

Je fus bien surpris de recevoir deux lettres de M. Arrillaga, gouverneur espagnol, par lesquelles il m'an-

nonçoit qu'il ne devoit pas recevoir de vaisseaux étrangers dans aucun port de sa juridiction, à moins qu'ils ne fussent dans un danger imminent, et que les lois de l'hospitalité lui fissent un devoir de les secourir ; en conséquence, il me pria de lui communiquer les motifs qui m'amenoient.

J'appris en même temps que don Quadra avoit laissé à son départ des ordres par lesquels il sembloit faire entendre que l'accueil que nous avions reçu ne devoit pas se renouveler, dans le cas où nous nous présenterions une seconde fois.

Cependant M. Arrillaga me permit de rester quelques jours dans le port, d'y prendre de l'eau et du bois, mais à condition que le détachement que nous emploierions à ce service seroit surveillé par un officier espagnol ; qu'il ne pourroit pas s'écarter, et retourneroit le soir à bord. Ces con-

ditions étant loin de m'être agréables, je préférai refuser les offres du gouverneur, et cesser même toute correspondance avec lui. Nous appareillâmes le 5 novembre, et peu de jours après nous visitâmes la mission espagnole de Sainte-Barbe. Je me proposai également de visiter les différents établissements que les Espagnols ont formés sur les diverses parties de la côte qui a été découverte par Drake, nommée par lui *Nouvel Albion*, et à laquelle les Espagnols donnent le nom de *Nouvelle Californie*.

Je restai en vue de cette terre jusqu'au 15 décembre, époque où je me déterminai à repasser aux îles Sandwich. Nous y fûmes reçus à bras ouverts par nos anciens amis.

Le roi Tamahama s'étoit brouillé avec son épouse favorite, nommée *Tahowmannou*, et fille de *Kahowmotou*, l'un des principaux person-

nages de ces îles. Un tel événement pouvoit avoir les suites les plus fâcheuses pour Tamahama, et il avoit à craindre que son beau-père offensé ne suscitât contre lui des révoltes. Je résolus de m'établir intermédiaire entre les deux époux, et de chercher à les réconcilier ensemble. J'en fis d'abord quelques ouvertures à Tamahama, qui convint de la justesse de mes vues, mais en me laissant voir que son orgueil ne lui permettroit jamais de faire le premier pas. Déjà plusieurs chefs avoient cherché, mais vainement, à le rapprocher de son épouse, et la négociation n'étoit pas facile à conduire. Cependant je lui en fis la proposition, il l'accepta avec joie : il me dit que si je parvenois à un raccommodement si desiré, il ne mécontenteroit du moins aucun de ses compatriotes par une préférence accordée à l'un d'entr'eux.

Toutes les difficultés n'étoient pas encore levées. Le roi exigeoit absolument de ne paroître pour rien dans cette affaire. Il vouloit que les négociations, si elles réussissoient, semblassent être l'effet d'un pur hasard. Il fut convenu entre nous que j'inviterois la jeune reine, plusieurs de ses parents et de ses amis à bord de *la Découverte*, et que je tâcherois de m'assurer, dans le cours de la conversation, s'il étoit possible de former des espérances de réconciliation ; qu'une fois ce point éclairci, Tamahama arriveroit à l'improviste, comme s'il avoit quelque chose d'extraordinaire à me communiquer ; que je paroîtrois enchanté de cette rencontre fortuite, et que, joignant sa main à celle de son épouse, je les réconcilierois sans autre explication. Il ne restoit plus que la question de savoir comment faire connoître au roi le résultat de

notre conférence, car il étoit presque impossible de le faire par un message verbal. Après y avoir bien réfléchi, Tamahama prit deux morceaux de papier, sur chacun desquels il traça quelques figures. Un de ces papiers devoit signifier que mes négociations s'étoient terminées d'une manière conforme à ses vœux; l'autre, que je n'avois point eu de succès. Le roi ajouta que dans le cas où je ferois usage du premier de ces papiers, il ne faudroit pas le lui envoyer en secret, mais comme un présent que je lui ferois, ce qui auroit l'air d'une plaisanterie; que la gaieté naturelle des insulaires les porteroit à rire d'un tour qu'ils supposeroient que j'aurois joué au roi; qu'on seroit en quelque sorte préparé à sa visite, et qu'on ne pourroit soupçonner de concert entre nous. Nous nous arrêtâmes à ce projet. Pendant que la

reine et les personnes de sa suite, ne soupçonnant rien, recevoient les présents que je leur destinois, je proposai tout-d'un-coup, comme un pur badinage, d'envoyer au prince un simple morceau de papier enfermé dans un morceau d'étoffe du pays, et accompagné d'un message, par lequel je lui ferois connoître qu'occupé à distribuer des présents à nos amis d'Owhyhée, je n'avois pas voulu oublier Sa Majesté. Mes convives rirent beaucoup de cette prétendue surprise.

Le reste se passa comme nous en étions convenus. Tamahama vint à bord, et s'écria, avec sa vivacité accoutumée, qu'il venoit me remercier du cadeau que je lui avois fait. Toutes les personnes qui étoient dans ma chambre n'eurent pas plutôt entendu ces paroles, qu'elles éclatèrent de rire, excepté cependant la pauvre

reine, qui paroissoit fort troublée de l'idée de reparoître devant son époux.

A l'instant où Tamahama l'apperçut, il feignit de l'étonnement et fit semblant de vouloir sortir, mais je m'étois placé de manière à lui couper la retraite. Je saisis sa main, la joignis à celle de la reine, et la réconciliation fut faite. La sincérité m'en fut démontrée par les larmes que tous deux laissèrent échapper en s'embrassant, et par la joie que ressentirent ceux qui étoient témoins de l'événement. Un repas frugal et quelques verres de vin terminèrent la scène.

La reine ne manqua pas de m'en témoigner sa reconnoissance; mais je fus surpris de l'entendre dire, au moment où nous nous disposions tous à retourner à terre, qu'elle avoit encore une grâce à me demander: c'étoit de faire promettre solennellement

à Tamahama que, de retour à son habitation, il ne la battroit point. La franchise avec laquelle s'étoit fait le raccommodement, et la vive satisfaction que les deux époux avoient témoignée, me firent d'abord regarder la prière de la reine comme une plaisanterie ; mais je me trompois, car, malgré toutes les assurances et les protestations de Tamahama, elle ne fut tranquille que lorsque je l'eus accompagnée à son habitation, où j'eus le plaisir de la voir rétablie dans tous ses honneurs et toutes ses prérogatives, à l'extrême contentement du roi, mais en même temps au déplaisir et à la mortification de vils courtisans, qui, par de faux rapports, avoient occasionné cette séparation. Tamahama ainsi débarrassé de ses chagrins intérieurs, s'occupa d'intérêts politiques ; et la cession de l'île d'Owhyhée à Sa Majesté Britannique devint

l'objet de toutes ses sollicitudes. Il en avoit été fréquemment question dans ma relâche précédente ; mais alors cette mesure avoit été vivement combattue par quelques-uns des principaux chefs : ils prétendoient qu'ils ne pouvoient aliéner leur territoire et se soumettre eux-mêmes à une puissance étrangère, sans savoir si cette puissance les protégeroit contre tous projets ambitieux pendant notre absence. L'affaire avoit été mûrement discutée par les principaux chefs. Ils furent unanimement d'avis de faire la cession de leur pays à la Grande-Bretagne.

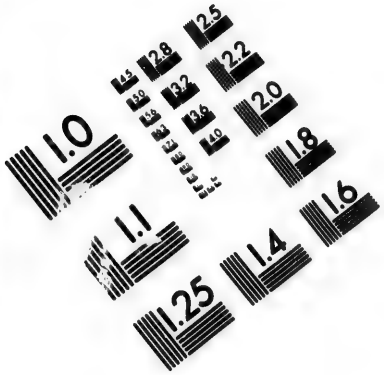
Ce qui les portoit sur-tout à cette démarche, c'étoit les traitements que leur faisoient souffrir les marchands de fourrures qui visitoient habituellement leurs îles ; en beaucoup de circonstances on ne leur avoit rien donné en échange des provisions qu'on

avoit prises chez eux ; d'autres fois on les avoit trompés, en leur livrant des choses sans valeur et de mauvaise qualité. C'étoit sur-tout dans la vente des armes à feu et des munitions que l'on commettoit cette fraude avec moins de scrupule. On leur avoit donné des fusils et des pistolets qui crevoient à la première décharge, quoiqu'on y mît peu de poudre ; et pour augmenter la quantité de la poudre qu'on leur vendoit, on y mêloit du charbon pilé ou d'autres ingrédients.

Il en étoit résulté plusieurs accidents ; et peu de jours après notre arrivée, un jeune chef qui avoit acheté un fusil d'un vaisseau américain, l'ayant essayé avec sa charge ordinaire de poudre, l'arme creva ; il perdit quelques phalanges des doigts de la main gauche, et fut tellement blessé au bras droit, que, sans les

secours de nos chirurgiens, il eût peut-être perdu la vie.

L'usage constant de toutes les nations civilisées, a été de s'attribuer des droits de souveraineté sur le territoire des contrées qu'ils ont découvertes, seulement parce que leurs navigateurs les ont vues ou y ont abordé les premiers. Relativement à Nootka on avoit suivi d'autres principes. On avoit considéré la cession faite par Maquinna, chef des Indiens, comme donnant aux Espagnols des droits supérieurs à ceux des Anglais. Je jugeai que la concession volontaire du territoire, par le roi et le peuple de ces îles, étoit un moyen de prévenir toutes contestations entre la Grande-Bretagne et d'autres puissances. Ainsi je l'acceptai, et j'exigeai qu'elle fût faite d'une manière solennelle et non équivoque. Tous les principaux chefs de



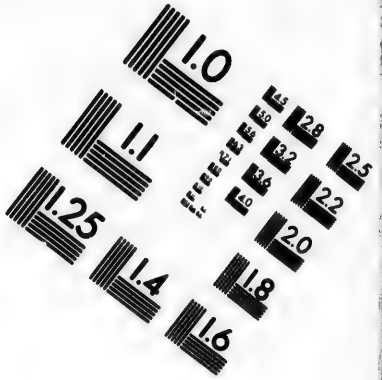
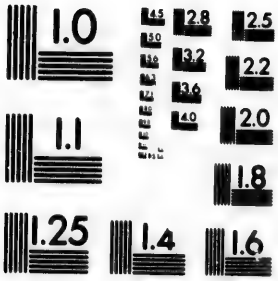
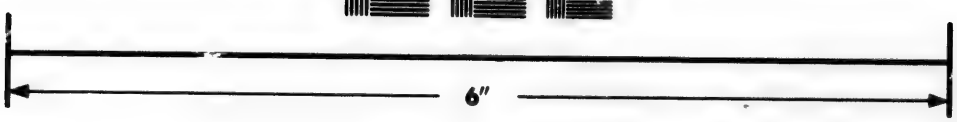
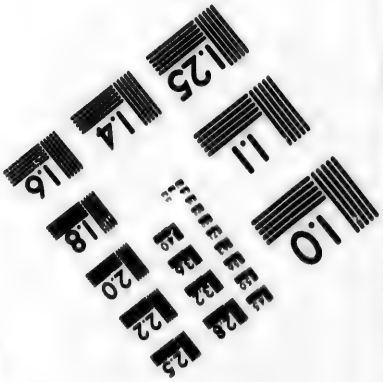


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-45[illegible]

l'île furent convoqués à cet effet. Ils étoient enchantés des égards que nous avions pour eux. Ils sembloient connoître la nature de notre expédition, et la différence qu'il y avoit entre notre petite escadre et les vaisseaux de commerce qui si souvent abordoient sur leurs côtes. Ils comprirent que ceux-ci appartenoient à des particuliers avides de gain, tandis que ceux que j'avois sous mes ordres agissoient sous l'autorité du roi, dont le but principal étoit, en nous envoyant chez eux, d'appaiser leurs dissentions intestines, de leur procurer des objets capables d'augmenter leur bonheur et leurs jouissances. Ces idées les portèrent à croire aussi que je consentirois à laisser *le Chatam* à Owhyhée pour les protéger; mais je répondis que cela étoit impossible actuellement, et ils parurent disposés à attendre patiemment que les cir-

constances le permissent. Déjà ils avoient eu des relations commerciales avec quatre nations du monde civilisé. Ils savoient bien qu'il existoit dans les mêmes régions d'où ces navigateurs étoient venus, d'autres peuples qui les égaloient en connoissances et en pouvoir. Cette information leur fit craindre d'être forcés tôt ou tard à se soumettre à l'autorité de quelqu'une de ces grandes puissances; ils préférèrent se mettre sous la puissance des Anglais, qui les avoient visités le plus souvent et avec le plus d'assiduité.

La nécessité de réunir à cette solennité tous les chefs importants du pays me força d'y admettre deux chefs que j'aurois bien voulu exclure de ma présence : l'un étoit Tamaahmotou, celui qui avoit pris la goëlette américaine; l'autre étoit Kahowmotou,

qui passoit pour avoir porté le premier coup au capitaine Cook.

En accordant à Kahowmotou une faveur qu'il sollicitoit avec de vives instances, j'y mis pour condition, qu'il engageroit solennellement toutes les personnes de sa suite à se conduire de manière à ne point troubler la bonne harmonie qui existoit entre les insulaires et nous. Il répondit qu'il garantissoit, sur sa tête, sa conduite et celle de ses gens.

Le district où il exerçoit son autorité étoit dans le voisinage du lieu où nous étions à l'ancre; mais craignant que nous ne voulussions tirer vengeance de ses crimes, il s'étoit retiré dans un district plus éloigné. Depuis que je lui avois permis de nous visiter, il n'avançoit que lentement vers la baie de Karakakoa, et de temps en temps il envoyoit des mes-

sagers pour sonder mes intentions. Mes protestations amicales ne suffisoient point pour dissiper ses soupçons. Il s'arrêtoit à chaque morai qu'il trouvoit sur la route, y faisoit des sacrifices, et consultoit les prêtres, pour savoir ce que lui annonçoient les présages. Les réponses des oracles furent d'abord sinistres; mais plus il s'avançoit, plus elles devinrent favorables; enfin il parut en grande pompe, suivi d'une flotte nombreuse de grosses pirogues, contenant au moins un millier de rameurs.

Tamahama, qui se trouvoit alors avec moi, me fit entendre que Kahowmotou s'environnoit toujours de ce magnifique appareil, et que c'étoit le chef le plus orgueilleux de l'île. Quand la flotte fut entrée dans la baie, j'envoyai dire à Kahowmotou que je le priois de s'arrêter avec sa

suite à Kowroua. Il s'y rendit en effet bientôt après, accompagné de Tamahama et de plusieurs autres chefs. Il vint visiter notre petit camp. Je n'y étois pas alors ; mais à mon retour je le trouvai assis dans ma tente avec plusieurs de nos bons amis. Tous les insulaires présents montroient une gaieté et une tranquillité que ne pouvoit pas même affecter la physionomie fourbe et sauvage de Tamaahmotou.

Il s'empressa de se justifier de l'attentat pour lequel nous avions refusé si long-temps de communiquer avec lui. J'entendis sa justification, et lui serrai la main en signe de réconciliation, puis lui fis quelques cadeaux.

Le reste de la journée fut consacré à la bonne chère, au plaisir et à la joie. Le roi et les chefs nos amis burent du vin et du grog avec allé-

gresse, et raillèrent Tamaahmotou, notre nouveau convive, sur sa gaucherie et la mauvaise grâce qu'il avoit à table. Tamaahmotou crut devoir à sa dignité de boire avec moins de réserve qu'aucun autre. Je lui fis observer que n'étant pas dans l'habitude de boire des liqueurs spiritueuses, il devoit prendre garde à lui ; mais il étoit déjà trop échauffé pour suivre mon conseil. Bientôt l'effet des liqueurs fortes se fit sentir, et il fut contraint de se retirer. Il ne seroit pas possible d'imaginer une physionomie qui peignît plus vivement la colère, l'indignation et la cruauté, que celle qu'il offroit en cet état. Ses yeux étoient fixés sur moi ; tandis qu'on l'entraînoit hors de la tente, sa langue sortoit de sa bouche, et il articuloit confusément les mots *attoouanni*, ce qui signifioit que je l'avois empoisonné. Quelques-uns des spec-

tateurs, même parmi nos meilleurs amis, craignirent pour ses jours. Le roi se moqua de leur vaine terreur, et leur expliqua la cause de l'indisposition de Tamaahmotou, qui, en effet, fut bientôt tiré d'affaire, à l'aide d'un peu d'eau chaude, et rentra sous la tente, à la grande satisfaction de ses compatriotes.

Au moment où l'on avoit emporté Tamaahmotou, ses amis et ses confidents intimes changèrent tout-à-coup de conduite. Jusque-là ils avoient parlé avec volubilité. Dès ce moment ils gardèrent un morne silence; la fureur étinceloit dans leurs yeux; tous leurs traits faisoient voir le ressentiment et la défiance. Un d'entre eux, que je n'avois pas cru armé, tira de dessous son habit une dague faite avec une large broche de fer, et l'agita vivement, tout prêt à en faire usage pour venger le prétendu assas-

sinat de son chef. Il adressa quelques paroles à Tamahama, et soutint qu'on avoit donné à son maitre une bouteille différente de celles du reste de la compagnie; mais le roi et quelques autres personnes ayant bu devant lui de la même bouteille, il s'appaisa, et se calma entièrement au retour de Tamaahmotou.

Je ne puis m'empêcher d'observer, à cette occasion, combien il est indispensable d'apporter beaucoup de circonspection dans les rapports que l'on a avec des hommes qui ne sont aucunement familiarisés avec nos usages. Si Tamaahmotou étoit mort des suites de son intempérance, les insulaires auroient été intimement convaincus que nous l'avions empoisonné; et nous croyant coupables d'une aussi odieuse perfidie, ils eussent été bien excusables de chercher à en tirer vengeance.

Cette réunion des principaux chefs de l'île attira tant de curieux dans notre voisinage, que tout le terrain fut couvert de cabanes temporaires. Tous les insulaires étoient fort gais et obligeants ; les jours se passoient agréablement pour ceux d'entr'eux qui ne cherchoient que le plaisir, et très-utilement pour ceux qui faisoient des échanges avec nous. On terminoit la soirée par des danses et des chants. La nuit étoit aussi tranquille que dans les villes les plus policées de l'Europe, quoiqu'on se séparât fort tard. De peur qu'un accident imprévu vînt à troubler l'heureuse tranquillité dont nous jouissions, je m'éloignai fort peu de notre camp. J'assistai cependant à quelques fêtes nocturnes, et le spectacle qui m'amusa le plus fut celui que je vais décrire.

C'étoit une espèce de drame, joué par une seule femme. L'actrice étoit

jeune et jolie ; elle se nommoit *Panekou ;* ses habits, malgré la chaleur, consistoient en une grande quantité d'étoffe mince tournée autour de sa ceinture, et lui descendoient jusqu'aux genoux. Cette étoffe étoit élégamment plissée et disposée avec goût. Des guirlandes de plumes noires, jaunes et rouges, décoroient sa tête et son cou ; mais elle étoit nue jusqu'à la ceinture. Ses jambes étoient entortillées de plusieurs bandes d'étoffe qui s'élargissoient vers le haut, de manière à déborder de quatre pouces tout autour de la jambe. Ces espèces de bottines en entonnoir étoient garnies d'un réseau à mailles serrées, où étoient suspendues de petites dents de chien. Elle avoit de plus des bracelets de grosses dents de porc, d'un poli parfait, et liées l'une à l'autre, de manière à former un anneau. Le côté concave des dents étoit tourné en

dehors. La scène se passoit en plein air. Dès que l'actrice parut sur le théâtre, elle fut applaudie par tous les spectateurs. Elle étoit accompagnée de deux hommes qui se tenoient assis à terre, et paroissoient être des musiciens. Ils avoient pour instruments des calebasses, dont tantôt ils frappoient la terre, et dont quelquefois ils frappoient les côtés avec la main.

Leurs chants, leurs attitudes, l'expression animée de leur physionomie prouvoient évidemment l'intérêt qu'ils apportoient, non seulement à bien exécuter leur partie, mais à concourir au succès de l'actrice. Celle-ci s'avançoit vers eux, ou reculoit en différentes directions, selon que l'exigeoit son rôle. Elle récita, d'abord lentement et avec gravité, un discours ou un poëme, puis elle s'échauffa par degrés, sans doute à mesure que le sujet devenoit plus intéressant : enfin,

en véritable comédienne, et se livrant à l'essor de son imagination, elle déclama d'un ton de voix élevé. Elle obtint alors de vifs applaudissements; et quoique le peu de connoissance que nous avions de la langue nous empêchât d'entendre le sujet de la pièce, la représentation ne nous fit pas moins de plaisir.

L'agrément dont nous jouîmes à ce spectacle reçut encore plus de prix de l'accueil obligeant que nous firent les acteurs et les spectateurs. Les premiers parurent encore plus satisfaits de nos éloges que de nos libéralités. Jusque-là les divertissements s'étoient bornés à des monologues de cette espèce; mais une autre nuit on nous donna un spectacle d'un genre plus relevé, dans lequel des dames et des hommes de la cour de Tamahama devoient remplir les principaux rôles.

On avoit fait beaucoup de préparatifs, et il y avoit eu des répétitions multipliées pour rendre plus parfaite cette représentation, que je promis de faire suivre d'un feu d'artifice. Vers quatre heures du soir on nous avertit qu'il étoit temps de nous rendre auprès des dames. On avoit choisi un emplacement très-commode, ombragé par des arbres. Les spectateurs étoient au moins au nombre de quatre mille, de tout rang et de toutes classes; tous s'étoient parés de leur mieux. Ceux qui avoient acheté de nous des ornements européens ne manquèrent pas de s'en faire honneur. Des fraises de plumes, des galons de fil arrangés en forme de guirlandes, décoroient la tête et le cou des dames.

A notre arrivée, quelques-uns de nos amis nous plaisantèrent sur ce que nous étions venus trop tôt; mais comme on nous permit d'entrer dans le lieu

où se tenoient les acteurs et les actrices, nous passâmes notre temps d'une manière agréable. L'habillement des femmes étoit à-peu-près comme celui de Panekou, mais plus élégant et plus riche. Quand tout fut prêt, le roi et la reine, qui avoient assisté à la toilette, furent obligés de se retirer, quoique le prince eût vivement desiré jouer un rôle dans la pièce, car il passoit pour un excellent comédien.

Malheureusement le couple royal ne pouvoit assister au spectacle, parce que les lois du pays lui interdisent tout divertissement de ce genre, excepté lors de la fête de la nouvelle année. On avoit même enfreint les règles en notre faveur, pour donner spectacle ce jour-là.

Quand le roi et la reine furent sortis, les principaux chefs et les dames de distinction parurent. Les

dames furent reçues par la multitude avec des marques de respect que je n'avois pas encore observée parmi les insulaires de la mer du Sud. L'auditoire se disposa en rangs, sur une profondeur de quinze ou vingt pieds, et l'on étoit tellement serré les uns contre les autres, que chaque personne touchoit ses voisins. Les dames obtinrent des places avantageuses aux premiers rangs, et s'assirent sur la terre, couverte de nattes. La plupart de ces femmes avoient beaucoup d'embonpoint, ce qui, joint à la noblesse de leur démarche, à la dignité de leur maintien, et au nombre de pages qui les suivoient avec des éventails pour rafraîchir l'air, ou avec des chasse-mouches pour écarter les insectes, annonçoit leur importance. Les chefs eux-mêmes ne reçurent pas des témoignages aussi marquants de vénération. Les spectateurs, impa-

tients de ne pas voir commencer la fête, quoiqu'il fût déjà tard, crioient de toutes leurs forces; cependant ils étoient de bonne humeur, et, comme dans d'autres contrées, fort disposés à s'amuser. Un de nos amis, qui étoit maître des cérémonies et directeur de la fête, excita des éclats de rire universels; il fit commencer la musique, et l'on n'entendit plus aucun murmure. L'orchestre consistoit en cinq musiciens, tous debout, tenant de la main gauche un morceau de bois poli semblable à une lance, et de la main droite un morceau de bois bien travaillé, sur lequel ils frappoient avec la lance pour s'accompagner en chantant; les airs varioient par la mesure et les mouvements; les voix et le son produit par ces instruments grossiers étoient parfaitement d'accord. Après cette symphonie, les dames de la cour ou les

actrices parurent, et furent reçues avec de grands applaudissements. Les musiciens se retirèrent, et elles se placèrent devant eux. Le drame se divisoit en quatre actes. Il étoit composé de déclamations et de chants, dont les mouvements et les gestes de chaque personnage expliquoient le sujet. La pièce étoit en l'honneur d'une princesse captive, appelée *Crycowcoulleneaow*; et toutes les fois qu'on prononçoit ce nom peu harmonieux, tous les assistants, hommes et femmes, qui portoient quelques vêtements ou ornements au-dessus de la ceinture, étoient obligés de les ôter, quoique l'illustre captive fût à trente lieues de là. Les acteurs, lorsqu'ils étoient en scène, étoient dispensés de ce fatigant hommage; mais quand ils étoient assis, et dans les entr'actes, ils se prêtoient comme les autres à cette mystérieuse cérémonie.

Toute cette représentation, dont je ne saurois donner une description fidèle, fut exécutée avec une vivacité étonnante. Dans quelques moments l'agitation des acteurs étoit telle, que leurs forces sembloient épuisées. Si le troisième acte avoit terminé la comédie, nous serions sortis avec une idée plus favorable du but moral de la pièce que celle que nous donna le dernier acte, entièrement composé de scènes indécentes et d'une dégoûtante obscénité.

Le spectacle dura une heure, et finit au coucher du soleil, parce que la loi défend de le continuer au-delà de cette époque. Le divertissement que j'avois promis exigeoit que la nuit fût tout-à-fait sombre, et les spectateurs attendirent dans le voisinage.

Nous tirâmes enfin le feu d'artifice, composé d'un grand nombre de pièces.

Tamahama fit partir les deux premières fusées volantes ; un ou deux chefs seulement eurent le courage d'en faire autant, et nous remarquâmes, parmi ceux qui étoient le plus près de nous, que la terreur l'emportoit sur le plaisir. On finit par des feux du Bengale qui illuminèrent les environs à une grande distance, et, imitant en quelque sorte le jour, nous parurent plaire aux insulaires plus que tout le reste.

Lorsqu'on eut annoncé aux spectateurs que cette lumière leur étoit donnée pour qu'ils retrouvassent le chemin de leurs habitations, ils se retirèrent paisiblement et en silence.

CHAPITRE VIII.

Prise de possession d'Owhyhée par les Anglais. Départ des îles Sandwich. Visite de quelques établissements russes sur les côtes d'Amérique. Conclusion du voyage.

L'AFFAIRE importante de la cession de l'île d'Owhyhée ne pouvoit se terminer sans le concours des prêtres ; en conséquence, je me rendis avec Tamahama au moraï, et l'on célébra diverses formalités religieuses, où je ne fus pas seulement spectateur, mais acteur. Dans le cours des négociations je m'occupai singulièrement de propager les brebis, les bêtes à cornes, et les animaux utiles d'Europe, que j'avois amenés avec des peines infinies des côtes d'Amérique

dans ces îles. Je demandai que tous ces animaux fussent tabous pour dix ans, avec faculté, pour le roi seul, de faire servir sur sa table un certain nombre de mâles de chaque espèce. Dans le cas où il y en auroit trop, j'ajoutai que je desirois qu'il ne fût pas défendu aux femmes d'en manger. Ma proposition fut acceptée à l'unanimité, avec cette seule restriction, que, relativement à la viande de ces différents animaux, les femmes seroient soumises aux mêmes lois que pour la volaille et les chiens, c'est-à-dire, qu'elles ne mangeroient pas du même individu dont les hommes auroient mangé ou dont ils seroient sur le point de manger. Tamahama exposa l'affaire dans un discours très-bien fait, où il déploya les motifs qui l'engageoient à mettre leur île sous la protection de la Grande-Bretagne.

Kahowmotou, qui s'étoit flatté longtemps de conquérir un jour l'île de Mowée et de s'en faire proclamer roi, dit, dans un discours animé et énergique, que les habitants d'Owhyhée, forts de leur alliance avec une puissance telle que l'Angleterre, ne devoient plus souffrir les outrages qu'ils avoient essuyés des habitants de Mowée, et que lorsqu'on auroit obtenu des Anglais une force suffisante, il faudroit, avant tout, conquérir l'île ennemie et en confier le gouvernement à un chef respectable, que son inclination et son intérêt porteroient à entretenir la bonne intelligence avec Owhyhée.

Kavahirou, chef d'un autre caractère, déclara que la mesure proposée ne pouvoit manquer d'assurer pour jamais le bonheur de ses compatriotes, et de leur procurer une paix générale.

Tyaana proposa de faire garder les côtes par une troupe disciplinée, et ajouta qu'un vaisseau ou deux seroient nécessaires pour les défendre. Il observa qu'il existoit tant de ressemblance entre les individus des quatre nations qui avoient jusqu'alors fréquenté leurs rivages, mais surtout entre les Anglais et les Américains, que dans le cas où la cession seroit acceptée, et où l'on enverroit un vaisseau pour les protéger, ils ne sauroient comment reconnoître ceux qui, en effet, viendroient d'Angleterre, à moins que quelques-uns des officiers qui se trouvoient à bord de *la Découverte* et du *Chatam*, ou d'autres personnes qu'ils sauroient appartenir au *roi Georges*, ne revinssent à Owhyhée avec les secours qu'on leur donneroit.

Il fut aussi question, dans ces conférences, de la religion, du gouverne-

ment, et de l'économie d'Owhyhée. Il fut formellement convenu que l'Angleterre ne se mêleroit pas de ces objets, et que Tamahama, les chefs et les prêtres continueroient de conserver leur autorité comme par le passé.

Après ces discours préliminaires, qui furent clairement compris des deux côtés, le roi réitéra sa proposition, qui fut adoptée à l'unanimité. Tous les chefs exprimèrent leur assentiment en déclarant qu'ils n'étoient plus *Tanato no Owhyhée*, c'est-à-dire le peuple d'Owhyhée, mais *Tanato no Britannée*, le peuple de la Grande-Bretagne. Les insulaires des pirogues répétèrent la même formule avec des acclamations de joie.

M. Pujet, accompagné d'autres officiers, se rendit de suite sur le rivage; il y déploya pavillon anglais,

et prit possession de l'île au nom de Sa Majesté Britannique, conformément au desir du roi et de ses sujets. Cette cérémonie fut terminée par une salve d'artillerie, et l'on plaça l'inscription suivante, gravée sur cuivre, dans le lieu le plus apparent de la résidence royale :

« Le 25 février 1794, Tamahama, roi d'Owhyhée, et les principaux chefs de l'île, dans un conseil tenu à bord de la corvette de Sa Majesté Britannique *la Découverte*, mouillée dans la baie de Karakakoa, en présence de Georges Vancouver, commandant de ladite corvette ; du lieutenant Pujet, commandant du brick de Sa Majesté *le Chatam*, et des autres officiers de *la Découverte ;* après en avoir mûrement délibéré, ont, d'un accord unanime, cédé la susdite île d'Owhyhée à Sa Majesté Britannique, et se sont eux-

mêmes reconnus vassaux de la Grande-Bretagne. »

Je fis ensuite une distribution de présents utiles ou agréables aux principaux chefs, à leurs épouses favorites, et aux personnes de leur suite: ainsi se termina la cession de l'île d'Owhyhée à la couronne d'Angleterre. Le temps seul déterminera si cet accroissement de territoire peut être pour elle de quelqu'importance, et si les habitants d'Owhyhée en tireront eux-mêmes de l'utilité.

La latitude de Karakakoa est de dix-neuf degrés vingt-huit secondes; sa longitude est de deux cent quatre degrés à l'ouest du méridien de Greenwich. Rien ne nous retenoit plus dans la baie de Karakakoa, lieu mémorable par la fin tragique du capitaine Cook, mais qui fut pour nous un asyle enchanteur, où nous éprouvâmes une bienveillance, une

hospitalité égale à ce que l'on peut rencontrer chez les nations les plus civilisées de l'Europe. Nous avons tous été satisfaits des rafraîchissements que les insulaires nous ont fournis en abondance. Je ne douterois point qu'au moyen d'une conduite honnête, les navigateurs qui toucheront désormais aux îles Sandwich n'obtinssent la même réception que nous, si nous n'avions laissé dans ces îles une troupe de bandits, qui, à la suite d'une dispute avec leurs commandants, ont déserté les différents navires de commerce qui, en 1793, ont abordé les côtes de ces îles, sous pavillon portugais ou américain. Il y avoit parmi eux un Portugais, un Chinois et un Génois; mais tous les autres étoient Anglais, quoique quelques-uns se donnassent pour anglo-Américains. Ces derniers, au nombre de six ou sept,

tous matelots, s'étoient attachés à des chefs de quelqu'importance, qui, les voyant instruits dans l'art de faire usage des armes à feu, les considéroient comme une acquisition précieuse.

Comme aucun d'eux ne pourroit produire de témoignages de sa conduite, ni fabriquer d'une manière vraisemblable une histoire de sa vie et de celle de ses camarades, il n'est que trop à craindre qu'excitant la jalousie et l'ambition des hommes orgueilleux auprès desquels ils demeurent, ils ne parviennent à occasionner des troubles intestins; cependant leurs machinations ne pourront réussir s'ils ne parviennent pas à tromper la vigilance d'Young et de Davis, qui connoissent bien le danger, et dont la fidélité pour Tamahama est à l'épreuve des offres les plus séduisantes. Peu de temps après mon arri-

vée, je reçus, par Young, une lettre de M. Brown, commandant du navire le *Butterwoth*, lequel se plaignoit d'une troupe de vagabonds de cette espèce, établie à Woahou et à Atooi. Ils avoient pris les armes dans cette dernière île pour soutenir Enemoh contre Taïo et Tityre, souverains légitimes du pays. Ces misérables avoient porté l'oubli de leurs devoirs envers leur patrie, celui des lois de l'humanité, de l'honneur et de la justice, jusqu'à former, de concert avec les insulaires d'Atooï, le dessein de s'emparer d'un navire américain. Ils devoient exécuter ce complot en perçant le navire par-dessous, ce qui eût fait croire à l'équipage que c'étoit une voie d'eau fortuite : alors ils eussent conseillé d'échouer le bâtiment pour en sauver la cargaison, et ils pensoient que dans cette situation il tomberoit aisément au pouvoir des naturels. Une main

inconnue fit une trouée dans les bordages du navire, et il fut sur le point de couler bas; mais le projet infernal fut découvert avant que l'exécution en eût été consommée, et l'activité de l'équipage sauva le bâtiment.

Je représentai à Tamahama, dans les termes les plus énergiques, quel résultat funeste pouvoit avoir pour son peuple et pour lui-même le séjour des déserteurs qui s'y étoient établis; mais aucun raisonnement ne put le déterminer, non plus que les autres chefs, à me les livrer. Leurs connoissances dans l'usage des armes à feu étoient d'un trop grand prix à leurs yeux; d'ailleurs on nous dit qu'ils avoient acquis des propriétés dans l'île, et qu'ils s'étoient soumis aux lois civiles et religieuses du pays. Il faut avouer d'ailleurs qu'ils ne s'étoient pas livrés aux mêmes excès que

ceux d'Atooï et de Woahou, dont se plaignoit M. Brown.

D'Owhyhée nous mîmes à la voile pour l'île d'Atooï, où nous trouvâmes Enemoh encore vivant. Il avoit changé son nom en celui de Wakea. Il avoit depuis peu, comme je viens de le dire, tenté de se rendre indépendant de Taïo et de Tityre. Ce dernier, instruit des mouvements qui avoient lieu dans l'île, envoya un chef et des guerriers pour s'assurer de l'état des choses; mais on alla au-devant de ces envoyés et on les massacra presque tous. Nous reçûmes la visite d'Enemoh et de plusieurs personnages de distinction. Il nous fit donner un spectacle à-peu-près semblable à ceux d'Owhyhée, mais il n'y avoit aucune action obscène.

Après avoir complété aux îles Sandwich notre approvisionnement d'eau et de bois, je partis pour la côte

d'Amérique. La *Découverte* se sépara du *Chatam*, et j'indiquai à ce dernier, pour rendez-vous, la rivière de Cook.

Je m'écartai un peu de la route pour visiter les îles découvertes par les Russes, et où ils ont établi des relations avec les naturels. La première que je rencontrai fut celle de Tchericoff; ensuite nous abordâmes à celle de la Trinité. Nous y reçûmes la visite de deux habitants, un jeune homme et une jeune fille, montés sur une pirogue de peau. A leur manière de saluer et à la confiance avec laquelle ils montèrent à bord, nous jugeâmes qu'ils avoient eu des rapports avec les Européens, et vraisemblablement avec les Russes. Si nous comprîmes bien ce qu'ils nous dirent, il y avoit alors six hommes de cette nation dans leur port.

Le jeune homme accepta à dîner sans se faire beaucoup presser ; il but de l'eau-de-vie et reçut nos présents. Il parut néanmoins préférer le tabac et les mouchoirs de soie à toute autre chose. Il passa environ une heure sur le vaisseau, et je crus m'apercevoir que c'étoit un kamtschadale, plutôt qu'un naturel de l'Amérique ou des îles adjacentes. Le même jour nous fûmes visités par un Indien, qui vint seul dans une pirogue, mais qui ne fut pas aussi familier que les autres. Quelques jours après nous entrâmes dans la rivière de Cook, où *la Découverte* courut de grands dangers, en raison des glaces flottantes; nous y perdîmes un cable et une ancre. Dix Russes et une vingtaine d'Indiens étoient venus à notre bord, en traversant avec beaucoup de difficulté les glaces qui barroient le chemin.

Quand ils arrivèrent, le vaisseau étoit assez tranquille ; mais bientôt les glaces le heurtèrent avec tant de violence, que nos hôtes parurent craindre pour leur sûreté.

Je crois qu'ils étoient venus dans l'intention de rester la nuit à bord, mais après y avoir passé trois heures dans un état assez désagréable, ils profitèrent d'un moment où les glaces laissoient un passage, et partirent. Notre ignorance de la langue russe ne nous permit pas de tirer beaucoup de renseignements de ces étrangers : cependant ils nous firent clairement comprendre que nous n'étions pas sur une rivière, mais sur un bras de mer, qui se terminoit à quelques lieues de l'endroit où nous étions mouillés. Nous comprîmes aussi que la rivière Turn-again finissoit à peu de distance de son embou-

chure ; qu'ils étoient entrés dans un bras de mer qui communiquoit avec l'anse du Prince-Guillaume. Ils nous dirent qu'il y avoit dans ces parages un assez grand nombre de petits établissements russes. Dans tout le cours de cet entretien, nos hôtes s'étoient efforcés de nous persuader que le continent d'Amérique et les îles qui en dépendoient appartenoient exclusivement à l'empire de Russie. Cela nous engagea à visiter ces établissements russes. Nos officiers allèrent en voir un, qui ne consistoit qu'en une maison très-vaste, d'environ cinquante pieds de longueur, vingt-quatre de largeur et dix de hauteur, où logeoient dix-neuf Russes, sous la direction d'un homme âgé. Les Anglais entrèrent par une petite porte, la seule qu'il y eût, et on les fit asseoir à une table au fond de l'habitation.

Là on leur servit un repas, composé de poisson sec et de baies sauvages; mais il régnoit dans toute la maison une puanteur si insupportable, qu'elle ôta l'appétit à ces messieurs, et qu'ils ne mangèrent absolument rien. Leur hôte s'étant apperçu qu'ils ne touchoient pas aux fruits, les fit piler avec de l'huile et servir de nouveau, espérant que, préparés ainsi, ils seroient mieux de leur goût. Depuis quatre ans ces Russes étoient fixés en cet endroit. On n'y voyoit aucune trace de culture, quoique le sol parût produire en été des plantes propres à la nourriture de l'homme. Au reste, les Russes paroissoient peu délicats dans leur manière de vivre, et se conformoient à celle des naturels du pays: comme eux ils se contentoient d'aliments grossiers et répugnants. Ils étoient habillés de la même ma-

nière, à l'exception qu'ils ne portoient pas les mêmes ornements, et qu'ils ne se peignoient pas le visage de diverses couleurs. Au surplus, ils vivent en bonne intelligence avec les indigènes, qui se reconnoissent sujets de l'empire russe. Je vérifiai ce qu'on avoit dit sur la prétendue rivière découverte par le capitaine Cook. Les plaines au bas des montagnes semblent indiquer, par leur uniformité, l'absence de grandes rivières. Les petits ruisseaux qui y aboutissent ont une eau saumâtre, qui prouve clairement qu'il ne s'y verse aucun torrent, aucun marais, aucun étang, et par conséquent, suivant l'acception universelle des termes de géographie, on ne pouvoit considérer cette longue baie comme une rivière. Je ne la désignerai désormais que sous le nom d'*anse*.

Si l'illustre navigateur qui l'a découverte le premier, et dont on lui a donné le nom, avoit employé un jour de plus à reconnoître les lieux, il eût épargné aux navigateurs théoriciens, qui l'ont suivi du fond de leur cabinet, la peine de transformer ce bras de mer en un canal, par lequel on devoit trouver un passage au nord-ouest.

Le 7 mai je retrouvai *le Chatam*, qui étoit arrivé avant nous dans ces parages. Nous fûmes visités par des Russes. Ils nous proposèrent de nous conduire à la factorerie qu'ils avoient dans les environs, ce que j'acceptai.

Nous fûmes salués à notre arrivée de deux coups de canon tirés d'une espèce de balcon, au-dessus duquel flottoit le pavillon russe. Après notre débarquement nous reçûmes un nouveau salut de deux coups de canon ;

et quelques Russes étant venus au-devant de nous, ils nous conduisirent par un assez mauvais chemin, que rendoit sur-tout désagréable une odeur infecte, causée par un amas de toutes sortes d'ordures.

L'intérieur des maisons n'étoit guère plus propre. La plus vaste ressembloit à une grange. Elle servoit d'habitation à trente-six Russes.

M. Étienne Zikoff, leur commandant, étoit absent pour une excursion dans l'anse du Prince-Guillaume. Si nous comprîmes bien ce que nos hôtes nous dirent, l'établissement existoit depuis douze ans. Nous ne vîmes cependant pas qu'ils eussent fait le moindre effort pour cultiver la terre ou élever des animaux domestiques. Les seuls mets qu'ils nous offrirent étoient un poisson nommé *flet*, et du saumon sec et cru, destiné

à servir de pain. Nous abrégeâmes notre visite autant que la civilité nous le permit.

L'établissement possédoit un navire qu'on nous fit voir. Il étoit du port de soixante tonneaux, à deux mâts, très-mal équipé et en mauvais état. Il étoit échoué sur la grève, où il restoit comme abandonné depuis deux ans, et devoit y passer deux années encore, jusqu'à ce qu'un nouveau détachement de Russes vînt relever la petite colonie : alors on devoit s'occuper de réparer le bâtiment pour les reconduire au Kamtschatka.

En cas de mésintelligence avec les naturels, ceux-ci pourroient mettre aisément le feu à ce navire et couper la retraite aux Russes ; mais les Russes ne paroissoient pas inquiets sur ce point.

Quand notre curiosité fut satisfaite,

j'invitai les deux Russes qui nous avoient accompagnés à se rendre avec nous à bord. Ils me firent présent de quelques peaux d'animaux terrestres, et d'un beau *flet*. C'étoit le premier poisson frais que nous eussions mangé dans cette saison.

Au surplus, la différence des langues a rendu inutiles tous les efforts que nous avions faits pour tirer des Russes établis dans ces environs des renseignements positifs sur l'objet de leur établissement et sur les avantages qu'ils prétendent tirer de cette extension de leur empire dans des contrées aussi éloignées.

M. Vancouver, après avoir continué un peu plus loin la rédaction de son journal, a été interrompu par une maladie grave qu'il a éprouvée

peu de temps après son retour en Europe. La mort l'enleva avant qu'il eût le temps de publier cette intéressante relation. M. John Vancouver, son frère, a rassemblé néanmoins les notes qu'il trouva éparses dans ses papiers, et en a composé les derniers chapitres.

On y voit que les deux vaisseaux de M. Vancouver, après avoir achevé la reconnoissance de la côte nord-ouest d'Amérique, et avoir relâché de nouveau à Nootka et à Manterey, sont revenus par l'île des Cocos, les îles Gallipagos, du Musafuero, de Juan Fernandez, Valparaiso et Sant Iago, dans le Chili, et enfin par l'île Sainte-Hélène.

La Découverte mouilla dans la Tamise le 13 septembre 1795, après quatre ans huit mois et vingt-neuf jours de navigation. Le *Chatam*, qui

s'en étoit séparé à l'île Sainte-Hélène, arriva en Angleterre le 17 octobre suivant. Il est à remarquer que pendant tout ce long voyage, *la Découverte*, sur les cent hommes qu'elle portoit, n'en a perdu qu'un seul par maladie. *Le Chatam* n'en perdit pas un seul, soit par maladie, soit par accident.

Fin du Voyage de Vancouver, et du Tome XI de la 6e Année.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

VOYAGE à l'Océan-Pacifique du Nord et autour du monde, de 1790 à 1795, par le capitaine VANCOUVER.

CHAP. I. *Discussions entre l'Angleterre et l'Espagne, au sujet du territoire de Nootka-Sound. Objet de l'expédition de Vancouver. Relâche à la Nouvelle-Hollande. Route vers les îles de la Société.* Page 1

CHAP. II. *Entrevues avec Otoo, ancien roi d'Otaïti.* Page 13

CHAP. III. *Relâche aux îles Sandwich. Fortune de Tyaana. Révolutions survenues à Owhyhée. Rencontre de quelques Anglais. Prise par les insulaires d'un navire américain.* 40

CHAP. IV. *Arrivée à la côte d'Amérique et à Nootka-Sound. Négociations avec le commandant espagnol. Entrevues avec Maquinna, chef des Indiens. Missions de San-Francisco et de Monterey. Voyage du vaisseau* le Dédale *à la Nouvelle-Hollande. Massacre du lieutenant Hergest aux îles Sandwich.*

CHAP. V. *Nouvelle relâche aux îles*

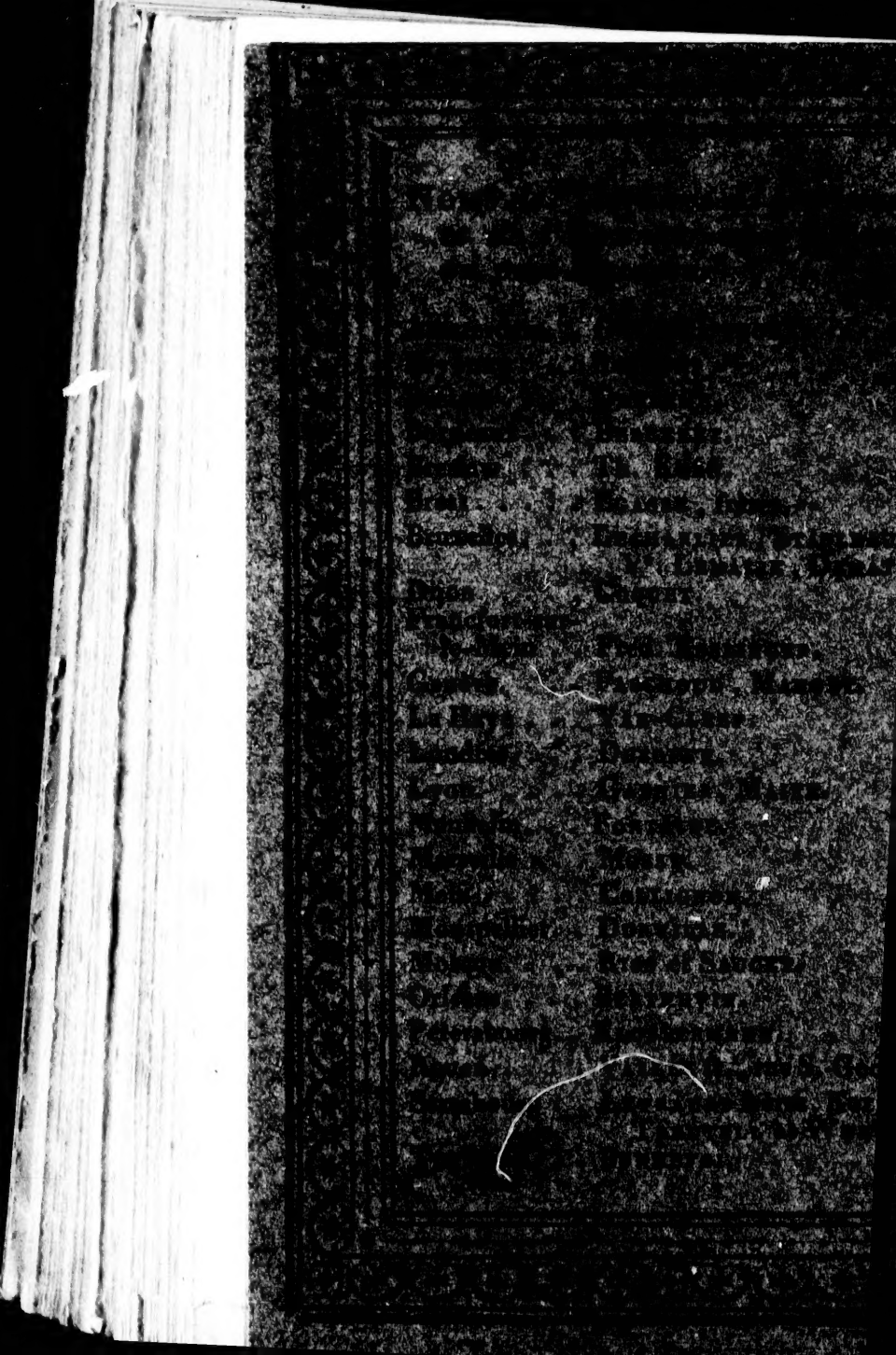
Sandwich. Renseignements sur le massacre de Metcalf et de ses gens. Bataille simulée entre les Insulaires. Informations sur l'assassinat de M. Herg st. Découverte et punition des coupables. Négociations de paix entre les chefs. Aventures de deux jeunes Indiennes. Page 91

CHAP. VI. *Départ des îles Sandwich. Arrivée à Nootka-Sound. Combats des équipages des chaloupes contre les Indiens.* 149

CHAP. VII. *Refroidissement des officiers espagnols de Nootka. Retour aux îles Sandwich. Réconciliation de Tamahama avec sa femme. Incidents divers. Spectacles.* 164

CHAP. VIII. *Prise de possession*

par les Anglais. Départ des îles Sandwich. Visite de quelques établissements russes sur les côtes d'Amérique. Conclusion du voyage. Page 196

FIN DE LA TABLE.

art des
de quel-
es sur les
usion du
Page 196